



## Miguel, Paul, Henri et les autres. Les réseaux scientifiques franco-brésiliens dans les années 1930

Patrick Petitjean

### ► To cite this version:

Patrick Petitjean. Miguel, Paul, Henri et les autres. Les réseaux scientifiques franco-brésiliens dans les années 1930. Antonio Augusto P. Videira e Silvio R.A. Salinas (orgs). A Cultura da Fisica: Contribuções em homenagem a Amelia Imperio Hamburger, Editora Livraria da Fisica, pp.59-94, 2001. halshs-00115579

**HAL Id: halshs-00115579**

**<https://shs.hal.science/halshs-00115579>**

Submitted on 22 Nov 2006

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Patrick Petitjean  
patrick.pe@paris7.jussieu.fr  
REHSEIS (UMR 7596, CNRS et Université Paris 7)  
(Mars 1998)

## **Miguel, Paul, Henri et les autres**

### **Les réseaux scientifiques franco-brésiliens dans les années 1930**

Miguel Ozorio de Almeida raconte<sup>1</sup> : "Je rentrai à pied, par la rue de Rivoli, à travers le Louvre, la place du Carrousel, et cheminai jusqu'à mon hôtel. Pendant le trajet, on entendait souvent des tirs de D.C.A.. Parfois, en suivant la direction indiquée par les traînées de fumée laissées par les obus, on pouvait voir des avions allemands à très haute altitude. La tristesse des dimanches<sup>2</sup>, avec les maisons fermées, s'ajoutait à l'aspect dramatique de tous ceux qui, chaque fois plus nombreux, étaient en train de quitter la ville (...). Je me résolvis malgré tout à aller dîner au cercle de la rue de Tournon<sup>3</sup>. Là se trouvaient Rivet<sup>4</sup>, Madame Vacher, Paulo Duarte et sa femme, Henri Bonnet et sa femme. Tout le monde était conscient qu'un immense désastre était maintenant inévitable. Nous espérions que quelqu'un des Ministères, parmi les habitués de ces réunions, puisse nous informer précisément de la situation. Finalement, alors que nous étions au milieu du repas, Laugier arriva. À nos demandes anxieuses, il répondit simplement : - Le Ministère s'en va demain matin de bonne heure, et je suis obligé de partir avec<sup>5</sup>. Après quelques instants d'un silence oppressif, la voix pleine et profonde de Rivet s'éleva : - Laugier, je te prie de m'oublier dans tes ordres d'évacuation des organismes qui dépendent du Ministère. Je resterai au Musée de l'Homme. De fait, le Gouvernement et les Ministères allaient partir dans les jours qui suivirent. Rien n'avait été communiqué à la population. L'abandon commençait. Ce soir-là, nous avons terminé la réunion plus tôt que d'habitude. Par principe, nous avons convenu d'une réunion le dimanche suivant, mais nous

---

<sup>1</sup> Ce passage est extrait de Miguel Ozorio de Almeida, Ambiente de guerra na Europa, Atlantica Editora, Rio de Janeiro, 1942, pp.166-167. Cette référence est abrégée en MOA-1942 dans la suite. Dans le livre Miguel Ozorio raconte ses séjours en Europe en 1939 (au moment de l'invasion de la Pologne et de la déclaration de guerre) et en 1940 (la conquête par Hitler des Pays-Bas, de la Belgique, de la France, etc). Il séjournera notamment à Paris du 19 août au 27 septembre 1939, puis du 3 mai au 19 juillet 1940. Il décrit soigneusement l'ambiance de ces journées sombres, notamment dans les réseaux intellectuels qu'il fréquente.

<sup>2</sup> La scène se passe le dimanche 9 juin 1940.

<sup>3</sup> Voir plus loin sur ce Cercle. Miguel Ozorio y fit la connaissance de Paulo Duarte. Dans son récit, il mentionne deux autres repas au Cercle dans cette période : le 19 mai (MOA-1942, p.146) et le 2 juin (MOA-1942, p.156)

<sup>4</sup> Paul Rivet est directeur du Musée de l'Homme et professeur au Muséum. Mme Vacher, son amie, est professeur de mathématiques au Lycée Fénelon (lycée pour jeunes filles, proche de la rue de Tournon). Paulo Duarte travaille avec Rivet. Henri Bonnet est directeur de l'Institut International de Coopération Intellectuelle. Henri Laugier est alors directeur du CNRS, et chef du cabinet du Ministre de l'Instruction publique. Les relations avec Laugier sont telles que, le 4 septembre 1939, Miguel Ozorio était allé directement dans son bureau au Ministère pour récupérer les masques à gaz - défense passive oblige - pour lui et sa femme (MOA-1942, p.58)

<sup>5</sup> Laugier repartira dès le 18 juin de Bordeaux pour Londres dans le même bateau où Halban et Kowarsky, collaborateurs de Joliot-Curie, transportent le stock français d'eau lourde pour le mettre à l'abri en Angleterre.

sentions bien que c'était la fin. Nous sommes sortis, et nous sommes rentrés en marchant. Rivet nous a encore fait remarquer, avec une émotion profonde et contenue, combien Paris était beau, dans l'obscurité, immergé dans le silence et les ombres mystérieuses"<sup>6</sup>.

Le lendemain, lundi 10 juin 1940, Miguel Ozorio se rend au siège de l'Institut international, où Henri Bonnet fait ses malles pour partir dans l'après-midi. Le mercredi 12, il note que de grands incendies sont visibles dans les environs de Paris. Le 13, il brûle le "journal de guerre" qu'il tenait depuis septembre 1939<sup>7</sup>, les lettres qu'il avait reçues pour éditer un volume de correspondance pour l'Institut international<sup>8</sup>, les manuscrits des discours qu'il avait prononcés à la radio<sup>9</sup>, etc. Le 14, les Allemands sont dans Paris.

Miguel Ozorio a pris la décision de ne pas quitter Paris avant l'occupation allemande. Mais l'Institut international est devenu un bureau pour les troupes allemandes, et les laboratoires où il travaillait restent désespérément vides<sup>10</sup>. Il quitte Paris le 19 juillet et arrive à Lisbonne deux jours après, avec un passeport diplomatique, et convoyant une valise diplomatique.

A Lisbonne, il envoie par avion des lettres que Paul Rivet lui avaient confiées : "Je vous ai dit à la gare que je partais de Paris très attristé, mais pas désespéré"<sup>11</sup>. Un an après, Paul Rivet, qui avait participé à un des premiers réseaux de résistance dans Paris occupé, a été contraint de fuir la France, et se trouve à Bogota. Miguel Ozorio lui écrit de Rio : "Vous vous rappelez que, au moment de mon départ de Paris, vous m'avez confié un papier très réservé que je devais faire connaître si un jour je savais qu'il vous était arrivé quelque chose de très grave et de définitif. Que voulez-vous que je fasse de ce document ? Que je le détruise ou que je vous l'envoie ? J'attends vos instructions... Je travaille comme un forcené, mais sans arriver à oublier la situation tragique de Paris"<sup>12</sup>.

A travers ce récit de Miguel Ozorio, complété par des lettres à Paul Rivet, transparaît une situation originale : celle d'un pionnier de la science brésilienne moderne,

---

<sup>6</sup> Il n'y aura pas de réunion suivante.

<sup>7</sup> MOA-1942, p.179. Miguel Ozorio était venu à Paris en juillet 1939, puis à Genève (pour assister à la session de la Commission internationale de Coopération intellectuelle à la SDN), avant de séjourner en Italie. Devant les menaces de guerre, il avait regagné Paris à la fin d'août 1939. Une nouvelle session de la CICI était programmée pour juillet 1940, et Miguel Ozorio reviendra à Paris en mai 1940; mais cette session n'aura jamais lieu.

<sup>8</sup> Il s'agit des nombreuses réponses à sa "lettre aux intellectuels neutres" écrite dans le cadre de l'Institut international pour défendre l'engagement contre Hitler (MOA-1942, p.139). Cette lettre avait été écrite mi-septembre 1939 sur suggestion d'Henri Bonnet (MOA-1942, pp.68-74 et p.121).

<sup>9</sup> Sur invitation d'Henri Bonnet ou de Paulo Carneiro, Miguel Ozorio avait à plusieurs reprises prononcé des discours en français ou en portugais (dans des émissions de Radio-Paris-mondial) à la radio lors de ses séjours de 1939 ou de 1940 pour soutenir la position des Alliés contre Hitler.

<sup>10</sup> Pendant tout le mois de mai 1940, Miguel Ozorio avait continué à travailler, comme il le faisait à chacun de ses séjours, dans le laboratoire de physiologie de la Sorbonne (Lapicque). Depuis la déclaration de guerre le 3 septembre 1939, celui de Piéron au Collège de France, où Miguel Ozorio avait aussi ses habitudes, était devenu inutilisable, réquisitionné par l'armée. Dès le 1er septembre, MOA avait déménagé ses appareils du Collège de France vers la Sorbonne (MOA-1942, p.51). Le 18 mai, il est à une réunion de la Société de Biologie, où Lapicque propose que les travaux de la Société se poursuivent normalement (MOA-1942, p.145). Le 8 juin est le dernier jour où il peut travailler (MOA-1942, p.164).

<sup>11</sup> Archives Paul Rivet, lettre du 25/07/1940 de Miguel Ozorio (Lisbonne) à Paul Rivet (Paris), Ms 1/7816. Il a aussi rencontré Paulo Duarte à Lisbonne, qui lui a donné des nouvelles de Langevin et de Bonnet, rencontrés à Bordeaux le jour de la dernière réunion du cabinet Reynaud.

<sup>12</sup> Archives Paul Rivet, Ms 1/6959, lettre du 02/07/41. Par ailleurs Miguel Ozorio va rassurer Paulo Duarte qui, à New York, s'inquiétait de la situation de Paul Rivet. Il a eu aussi des bonnes nouvelles de Lapicque et Piéron, restés en France.

ayant en 1939/40 d'importantes responsabilités scientifiques dans son pays, qui est aussi intégré à un cercle d'intellectuels et d'hommes politiques français en situation de responsabilités au moment où la Troisième République s'effondre avec l'entrée des armées de Hitler dans Paris. Il y est intégré, au point d'être invité à s'exprimer à la radio, et, à son départ, d'être transmetteur ou réceptionnaire de documents confidentiels de Paul Rivet. Par quel cheminement historique est-on arrivé à une telle situation, et à quels réseaux Miguel Ozorio participait-il ? Ce sont des questions qu'il importe d'étudier pour mieux comprendre le fonctionnement des relations scientifiques franco-brésiliennes, et la constitution d'institutions internationales comme l'Unesco.

Miguel Ozorio a souvent été qualifié au Brésil de "afrancesado", terme qui, en une période (années 1930 et 1940) marquée par le nationalisme, semble le renvoyer à une fonction de "traître", dont la fidélité à la France l'emporterait sur celle à son pays. L'étude des réseaux internationaux auxquels il participait est aussi nécessaire pour répondre à ce qualificatif. La francophilie supposée du milieu familial de Miguel Ozorio n'est évidemment pas une explication suffisante ni pour son itinéraire scientifique et personnel, ni pour sa participation aux institutions internationales. La question devrait d'ailleurs être renversée : comment un scientifique brésilien devient-il non seulement francophile, mais participant de plusieurs identités scientifiques.

Plusieurs travaux récents<sup>13</sup> sur l'histoire des intellectuels ont attiré l'attention sur l'importance de l'étude des réseaux de sociabilité, avec comme objectif de dépasser à la fois une certaine tradition française de l'histoire "politique" des intellectuels, et d'une approche anglo-saxonne davantage centrée sur les déterminismes socioprofessionnels. L'ambition est de mieux cerner la définition de l'intellectuel, individuellement et comme groupe, en étudiant des réseaux<sup>14</sup> souvent davantage structurants que les lieux de formation ou les milieux professionnels. Il faut ajouter que l'entremêlement de différents réseaux, différemment centrés, peut être porteur d'une forte dynamique structurante.

Le travail présenté ici n'a pas l'ambition d'approfondir une réflexion générale sur les formes spécifiques de sociabilité des milieux intellectuels, sur l'évolution des formes de sociabilité, mais seulement d'illustrer l'intérêt de cette approche pour étudier certains aspects de l'histoire des relations scientifiques entre la France et le Brésil, et plus spécifiquement différents éléments de la trajectoire suivie par Miguel Ozorio.

Parce que les réseaux de sociabilité rebondissent en permanence entre les domaines professionnels, idéologiques ou politiques, cette approche peut être un moyen d'une analyse globale de la trajectoire d'une personnalité scientifique, en faisant interagir ses travaux scientifiques et le contexte social. Elle offre davantage de souplesse que le balancement fréquent entre la référence aux déterminismes socioprofessionnels et l'admiration sans bornes devant un "génie". Elle permet de rendre mieux compte des singularités, et du caractère nécessairement unique de telle ou telle personnalité (Miguel Ozorio, par exemple, est nettement moins scientifique que la majeure partie du cercle de la rue Tournon) par l'agencement des différents réseaux et lieux de sociabilité. Elle permet de suivre tant la trajectoire institutionnelle que l'établissement et l'évolution d'une pensée scientifique; et, plus largement, d'une pensée sur la science et le monde.

La tradition d'histoire politique des intellectuels, dans le cas des scientifiques, comportait aussi une forte dichotomie entre la représentation d'une personne en tant qu'intellectuel et sa représentation en tant que savant. Ainsi, Frédéric Joliot-Curie était

---

<sup>13</sup> Voir notamment Michel Trebitsch, "avant-propos", in "Sociabilités intellectuelles. Lieux, Milieux, Réseaux", Les Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps Présent, n°20, mars 1992, pp.11-21

<sup>14</sup> Michel Trebitsch définit la sociabilité comme une "pratique relationnelle structurée par un choix, avec des objectifs précis d'ordre politique, idéologique, esthétique, etc." (p.13). Il attire aussi l'attention sur les réseaux porteurs de valeurs ou de projets, parfois organisés autour de fortes personnalités (p.14).

considéré comme un "intellectuel" en raison de ses engagements politiques et sociaux et comme un "savant" pour ses travaux scientifiques et leurs applications. Parce que la représentation communément admise du travail scientifique ("en prise sur la nature", "objectif") est distincte du travail intellectuel en général, les scientifiques étaient rarement considérés comme des intellectuels, sauf certaines personnalités politiquement engagées, et étaient rejetés du côté des ingénieurs.

L'approche par le biais des réseaux de sociabilité permet sans doute de réintégrer les scientifiques parmi les intellectuels. Parce qu'on les retrouve dans ces réseaux, au même titre qu'écrivains et artistes. Parce qu'ils ont largement partagé, et partagent encore des représentations sur le mythe de l'âge d'or des intellectuels et des Lumières, sur la "société des esprits" chère à Paul Valéry, sur une communauté idéale porteuse d'un message universel. On peut même dire que dans le cas des scientifiques, la représentation dominante de la fonction sociale de la science joue un rôle structurant fort de réseaux autour de valeurs et de projets ("la science pour le bien-être social et le progrès", "un gouvernement par la raison"). L'histoire de cette représentation est tout aussi fondamentale pour comprendre l'évolution de ces réseaux, notamment dans les années 1930 et 1940 (la montée du fascisme, la crise économique, la guerre, etc.)<sup>15</sup>.

Les fonctions sociale et idéologique de la science apparaissent de plus en plus importantes après la guerre de 14/18, et conduisent nombre de scientifiques à certaines formes d'engagements politiques (au sens de leur participation à la vie publique) : pour l'organisation de la science, pour l'éducation populaire et la vulgarisation scientifique, pour des applications sociales, pour la paix. Ce sont des caractéristiques des réseaux de sociabilité (et d'autres réseaux aussi) auxquels participe Miguel Ozorio, et qui se retrouvent dans de nombreux pays. Il y a là sans aucun doute une dimension supplémentaire par rapport aux intellectuels de la "société des esprits" classiquement étudiés. Considérer les scientifiques comme des intellectuels à part entière n'interdit évidemment pas de se poser, et d'étudier, la question de leur spécificité dans ce milieu, de ce point de vue, comme de celui de la logique interne à leur travail scientifique ou de leurs stratégies sociales.

Dans l'histoire des relations scientifiques franco-brésiliennes, Miguel Ozorio apparaît très tôt comme un pilier institutionnel, tout en gardant une importante marge de recul critique, avec une pensée propre sur ce que devrait être le travail scientifique international. Un travail sur Joseph Needham et les réseaux franco-anglais de sociabilité scientifique à la naissance de l'Unesco met de nouveau en scène Miguel Ozorio, avec Paulo Estevam de Barredo Carneiro à sa suite, montrant la nécessité d'éclaircir les réseaux de sociabilité auxquels il participe.

On rencontre Miguel Ozorio dans les années 1930 et 1940 dans 4 lieux de sociabilité : les instituts franco-brésiliens, les laboratoires, l'Institut international et le Cercle de la rue Tournon<sup>16</sup>. Ces 4 réseaux font le corps de cet article. Ils sont de nature différente, et se constituent à des moments différents : les relations institutionnelles France-Brésil, au début du XXe siècle - les coopérations professionnelles, à partir des années 1920 - les institutions internationales de coopération, à partir des années 1930 - et les groupes, plus

---

<sup>15</sup> Patrick Petitjean, "Needham, Anglo-French Social Relations, and Internationalism in Ecumenical Science", in S. Irfan Habib & Dhruv Raina (ed.), *Science, the Refreshing River. A Tribute to Joseph Needham*, New Delhi, 1998, pp.182-239. Par la suite, référencé Petitjean (1998)

<sup>16</sup> Le récit que fait Miguel Ozorio de ses repas lors de ses séjours à Paris, notamment en mai-juin 1940 illustre sa navigation entre les différents réseaux : Il mange au Cercle de la rue Tournon les 19 mai, 2 et 9 juin. Il mange avec Georges Dumas et Raymond Ronze le 13 mai; avec Henri Bonnet le 16; avec Paulo Carneiro le 22; chez Louis Lapicque avec Henri Laugier le 24; chez Raymond Ronze le 1er juin; chez Paulo Duarte le 8 juin (MOA-1942).

ou moins structurés, d'affinités idéologiques ou politiques, également à partir des années 1930. Mais ils n'existent pas l'un sans les autres, ils s'emboîtent les uns dans les autres et surtout, ouvrent aussi vers d'autres modes d'intervention.

Pour un travail complet et davantage centré sur Miguel Ozorio, il aurait fallu ajouter un volet plus spécifiquement brésilien, au Brésil comme dans les milieux de l'Ambassade du Brésil à Paris. Pour un travail plus global sur les sociabilités scientifiques franco-brésiliennes, il aurait fallu développer aussi les cas de Paulo Duarte, Paulo Carneiro ou Carlos Chagas Filho par exemple, pour faire apparaître d'autres réseaux (l'Académie pontificale des sciences notamment). Ces recherches restent à faire.

Avant d'en venir aux réseaux, quelques repères biographiques initiaux sont nécessaires pour Miguel, Paul et Henri. Au fil du texte, des éléments complémentaires seront fournis, de même que quelques indications pour les autres scientifiques qui apparaissent dans le récit.

## LES ACTEURS

### Miguel Ozorio de Almeida (1890-1953)

Gabriel Ozorio de Almeida, père de Miguel, avait été formé comme ingénieur à l'École Polytechnique de Rio de Janeiro, fraîchement réformée. Il avait travaillé avec Ernest Guignet<sup>17</sup> dans le premier laboratoire de chimie industrielle, et fait en commun avec lui, des communications à l'Académie des Sciences de Paris<sup>18</sup>. Il a longtemps collaboré avec des riches industriels brésiliens, d'origine française, Guinle et Gaffrée. De ces milieux industriels viendront les premiers financements privés de la recherche au Brésil : équipement du laboratoire de physiologie de Miguel et Alvaro Ozorio de Almeida dans les années 1920/1930; aide au laboratoire de Carlos Chagas Filho; soutien à la revue brésilienne de biologie; création d'une fondation pour la santé, etc. Dans un autre domaine, Gabriel Ozorio de Almeida, alors Président de la chambre municipale de Rio, fit partie des brésiliens qui accueillirent Jean Jaurès à Rio de Janeiro en août 1911<sup>19</sup>.

Avec Henrique Morizé et Amoroso Costa entre autres, Miguel Ozorio<sup>20</sup> fonde en 1916 la Société Brésilienne des Sciences, qui deviendra en 1922 l'Académie Brésilienne des Sciences, première matérialisation de l'existence d'une communauté scientifique naissante au Brésil. Il en est successivement Secrétaire général, Vice-Président et Président. Il poursuit, à travers notamment de l'Association Brésilienne d'Éducation, l'action pour la création d'universités, lieux de "haute culture" et de travail expérimental : c'est la lutte "pour la science pure"<sup>21</sup>, en réaction à la vision strictement utilitariste de la science, qui dominait dans les écoles professionnelles supérieures (Comment faire des mathématiques

---

<sup>17</sup> Ernest Guignet a fait partie des professeurs français recrutés par Pedro II, avec l'aide d'Arthur Morin, directeur du Conservatoire National des Arts et Métiers de Paris, pour l'École polytechnique de Rio à la fin des années 1870. Le travail de Guignet et Gabriel Ozorio portait sur la composition chimique d'une météorite. Patrick Petitjean "La Correspondance entre Arthur Morin et Pedro II, 1872-1880", in Les Cahiers d'Histoire du CNAM, n°5, février 1996, pp.29-61.

<sup>18</sup> Gabriel Ozorio fut un des "grands" ingénieurs brésiliens des années 1880/1910 dans les travaux publics. Il fut Directeur de l'École polytechnique de Rio.

<sup>19</sup> Ataulfo de Paiva, "Palavras sobre Miguel Ozorio de Almeida", in Revista da Academia Brasileira de Letras, Vol.86, 1953. Ataulfo de Paiva dit avoir présidé un débat public, dans son institut, entre Gabriel Ozorio et Jean Jaurès sur socialisme et capitalisme.

<sup>20</sup> Pour une biographie et bibliographie de Miguel Ozorio : Tito Calvacanti "Miguel Ozorio de Almeida, 1890-1953", in Revista Brasileira de Biologia, 14 (1), pp.1-24, Abril 1954.

<sup>21</sup> Miguel Ozorio de Almeida, "A ciencia pela ciencia", in Homens e coisas de ciencia, Editora Monteiro Lobato, Sao Paulo, 1925, p.127. Référence abrégée en MOA-1925 par la suite.

pures dans une école d'ingénieurs, demandait-il). Ce combat pour la science pure, il le poursuit après-guerre à la SBPC<sup>22</sup>, dont il fut Président.

Il est professeur de physiologie à l'École supérieure d'agriculture et de médecine vétérinaire de Niterói<sup>23</sup> de 1917 à 1934. Avec son frère Alvaro, formé à l'Institut Pasteur de Paris, il fonde un laboratoire privé de physiologie (sis rua Machado de Assis à partir de 1926), véritable lieu de naissance de la physiologie moderne au Brésil, et point de ralliement de tous les savants étrangers de passage à Rio dans les années 1920. Il est aussi Directeur du laboratoire de physiologie à l'Institut Oswaldo Cruz à partir de 1927.

Miguel Ozorio n'a eu guère de responsabilités institutionnelles ou directement politiques : il abandonne au bout de 7 mois un poste de Directeur de la santé publique en 1934/35. Il est nommé Directeur effectif de l'Université du District Fédéral à Rio en 1935, à un moment où la dictature pointe à l'horizon, prétextant une tentative de soulèvement communiste. Des intellectuels proches du P.C. ont déjà connu la prison en décembre 1935. Miguel Ozorio entre en conflit avec "un groupe déterminé ayant à sa tête le Dr Campos qui a décidé de prendre en main les écoles supérieures pour les transformer en centres de propagande et d'action politique<sup>24</sup>". Il s'oppose particulièrement à Octavio de Faria, Directeur de la faculté de philosophie, qui déclare "qu'il acceptait sa charge uniquement pour donner à son école une orientation politique, et pour avoir l'occasion de faire appliquer lui-même les idées pour lesquelles il combat". Miguel Ozorio estime que "si de telles façons de procéder et de tels principes étaient acceptés, ce serait la mort de tout espoir de renaissance culturelle au Brésil. (...) Le Dr Octavio de Faria se proposait ouvertement de transformer l'École de philosophie en Institut fasciste". Miguel Ozorio finira par obtenir la démission de Faria, mais sera contraint de démissionner à son tour en mars 1936<sup>25</sup>. Il verra dans cette affaire une prémisse de l'Estado Novo, sa démission étant le moyen de réaffirmer un attachement inconditionnel à la liberté académique<sup>26</sup>.

Ses essais et ses articles sur la science, regroupés dans trois ouvrages<sup>27</sup>, reflètent sa profession de foi dans la valeur de la science et dans ses capacités à assurer le bonheur de l'humanité<sup>28</sup>. Il défend la nécessité de la vulgarisation scientifique, pour donner une culture scientifique à toute la population<sup>29</sup>. Il proclame la nécessité d'un équilibre har-

---

<sup>22</sup> Société Brésilienne pour le Progrès des Sciences

<sup>23</sup> Il y retrouve, au début des années 1920, Maurice Piette (médecine vétérinaire), avec lequel il publie une note à l'académie brésilienne des sciences, et Victor Cayla (agronome), avec lequel (cf. correspondance aux archives de Miguel Ozorio - Casa de Oswaldo Cruz) il semble entretenir des rapports proches. Jehan Vellard travaille aussi en 1923/24, puis à la fin des années 1920, avec Vital Brazil à Niterói, mais ne semble pas avoir été un proche de Miguel Ozorio.

<sup>24</sup> Miguel Ozorio, , "O Caso da Universidade do Distrito Federal", *O Jornal*, 21/03/1936. C'est le premier d'une série d'articles où Miguel Ozorio détaille les enjeux de ce conflit.

<sup>25</sup> Une mission universitaire française pour l'UDF arrive à la même période. Faria avait publiquement estimé que cette mission était "indésirable et inutile". Reçue le 25 mars 1936 par Campos, la mission retire l'impression "qu'elle n'est pas désirée" (rapport de Émile Bréhier au Ministère sur son enseignement en 1936 à l'UDF, Archives nationales, AJ16-6964). Miguel Ozorio défendra les universitaires français de l'UDF avant et après sa démission le 20 mars 1936.

<sup>26</sup> Haity Moussatché, "Miguel Ozorio de Almeida - Traços Biograficos", *Ciencia e Cultura*, (6) n°1, pp.27-34, 1954

<sup>27</sup> Miguel Ozorio de Almeida a regroupé ses chroniques, discours et articles de presse dans trois volumes : outre MOA-1925 déjà référencé, il s'agit de *A vulgarização do saber*, Ariel Editora, Rio de Janeiro, 1931 (MOA-1931 par la suite) et de *Ensaio, criticas e perfils*, Briguiet Editora, Rio de Janeiro, 1938 (MOA-1938 par la suite). On y trouve l'essentiel de ses idées sur la science et les scientifiques. Au moment de sa mort, Miguel Ozorio préparait un livre "A Ciencia e seus fins" qu'il n'a pu achever, mais dont un manuscrit est conservé dans es archives à la Casa de Oswaldo Cruz.

<sup>28</sup> Voir notamment MOA-1938, p.81

<sup>29</sup> MOA-1931, p.237.

monieux entre les sciences fondamentales et les recherches appliquées, équilibre qui n'était pas réalisé au Brésil<sup>30</sup>. Dans une conférence, prononcée en 1925 à l'Association Brésilienne d'Éducation, sur "la haute culture et son organisation"<sup>31</sup>, il reprend cependant des thèses plus traditionnellement positivistes : la lutte pour la science, c'est aussi la lutte contre la décadence matérielle et morale de l'humanité; les classes dirigeantes manquent de compétences, et n'ont pas une préparation suffisante (scientifique) pour résoudre les problèmes sociaux, administratifs ou techniques qui se posent. Et il reprend le discours sur "l'élite éclairée" : "Notre histoire témoigne d'une longue période où une élite de valeur avait réussi à donner à notre pays un équilibre moral, un régime de discipline sociale, dont les effets bénéfiques ont été ressentis pendant longtemps, et qui ont disparu ces derniers temps. (...) Le grand problème, la question primordiale, c'est la création d'une élite (...). Cette élite sera simplement formée par les hommes de haute culture". Pour Miguel Ozorio de Almeida, la haute culture ne se réduit pas à la science. La science est limitée : "Les sciences expérimentales sont justement celles qui concourent à la grande culture de l'esprit (...). Mais les objectifs de l'étude (la haute culture) ne doivent pas uniquement être réduits aux sciences positives. (...) Il faut une forme de culture qui complète les déficiences de l'esprit scientifique".

Il est l'héritier des Lumières, passée au filtre de la réalité et des traditions politiques et idéologiques brésiliennes. Mais en rompant avec la vision "despotique" de l'État imposant la science à la société, par en haut, il s'est rapproché d'une certaine forme de néopositivisme libéral. Cependant, en se démarquant d'une vision étroitement "scientiste" (la science comme seul recours de l'humanité), et en donnant toute sa place à une philosophie irréductible à l'esprit scientifique (une philosophie "non-positive"), il a été plus loin que nombre de ses collègues français<sup>32</sup> dans la rupture avec Comte; il est, par là-même, sans doute plus proche de l'orthodoxie des philosophes des Lumières.

### **Paul Rivet (1876-1958)**

La vocation ethnographique de Paul Rivet est née en Amérique latine<sup>33</sup>. En 1901, à l'âge de 25 ans, il accompagne, comme médecin militaire, la mission géodésique française en Équateur. Il y reste 5 ans, collectant des matériaux de toute sorte sur des populations peu étudiées. Son premier travail concerne les chapeaux de paille dits "de Panama". Détaché par l'armée au Muséum à son retour en France en 1906 pour étudier les collections rapportées, il devient assistant au Muséum en 1909, et est élu à la chaire d'anthropologie en 1928. Il anime dans les années 1920/30 un "Centre académique d'anthropologie", qui jouera un rôle considérable dans le développement de cette discipline en France. En décembre 1925, le Ministère des Colonies crée à l'Institut de Géographie, un Institut d'Ethnologie. Directeur du Musée ethnographique du Trocadéro, il le fit rattacher à sa chaire. Puis, à l'occasion de l'exposition universelle de 1937, il réussit à regrouper musée, institut et collections dispersées, pour donner

---

<sup>30</sup> MOA-1925, p. 127

<sup>31</sup> MOA-1931, pp. 137-168

<sup>32</sup> Bernadette Bensaude-Vincent, *Langevin : science et vigilance*, Éditions Belin, Paris, 1987.

<sup>33</sup> Groupement des Universités et Grandes Écoles, *Livre d'hommage à Paul Rivet*, Paris, 1958. Voir aussi par exemple : Paul Rivet, *Ethnographie ancienne de l'Équateur*, Paris, Gauthier-Villars, 1912; C'est le produit de ses 6 ans avec la mission géodésique. Il a été écrit en collaboration avec R. Verneau, Professeur d'anthropologie au Muséum, dont Paul Rivet était alors l'assistant. Jusqu'en 1940, Rivet publie des dizaines d'articles, parfois en collaboration, sur des études ethnologiques concernant l'Amérique latine. Voir la synthèse dans : Paul Rivet, *Les Origines de l'Homme américain*, 2ème édition, Paris, 1957, Gallimard. Voir aussi : Nicole Racine, "Paul Rivet", in Maintron (coord), *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier* et Paulo Duarte, *Paul Rivet por ele mesmo*, Editora Ahembi, Sao Paulo, 1960.



naissance au Musée de l'Homme. Il le concevait à la fois comme un centre de recherches et un lieu d'éducation populaire pour donner "au peuple une idée plus forte de la dignité humaine"<sup>34</sup>. C'est au Musée de l'Homme que Paul Rivet et Paulo Duarte fondent dès 1945 l'Institut français des hautes études brésiliennes. Pendant de très nombreuses années, Paul Rivet fut animateur de la Société des Américanistes et de son journal. Par son action dans cette Société et au Musée de l'Homme, par les réseaux de chercheurs qu'il animait en Amérique latine et en Afrique, il a profondément marqué entre deux guerres les études américanistes et, plus généralement l'ethnologie et les sciences coloniales.

Paul Rivet adhère au Parti socialiste aux lendemains de la première guerre mondiale. C'est en tant qu'intellectuel reconnu et militant socialiste qu'il fut porté à la présidence de Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes (C.V.I.A.)<sup>35</sup> lors de sa création en 1934. Resté au Musée de l'Homme lors de l'occupation de Paris par les Allemands en juin 1940<sup>36</sup>, Paul Rivet participe dès l'automne à un des premiers réseaux de résistance. Il est révoqué par Vichy le 20 novembre 1940. Il réussit à quitter Paris le 10 février 1941, le jour même où la Gestapo commence à démanteler le réseau du Musée de l'Homme<sup>37</sup>. Après plusieurs semaines à Lyon, et un séjour à New York en mai-juin 1941, il rejoint Bogota, invité par le Gouvernement pour y ouvrir un Institut d'Ethnologie. Nommé par le Général de Gaulle délégué du Comité français de Libération nationale, puis attaché culturel à Mexico en 1943. Après un voyage en Afrique, il regagne Paris en octobre 1944, et sera réintégré dans ses fonctions au Muséum et au Musée de l'Homme. Il est élu député socialiste de Paris de 1945 à 1951. Il est aussi au Comité Central de la Ligue des Droits de l'Homme de 1938 à sa mort. Dans les années 1950, il sera victime de l'hostilité de son successeur au Musée de l'Homme, et prendra des positions controversées sur les problèmes coloniaux. Il s'éloignera du Parti socialiste dont il rejette l'attitude pendant la guerre d'Indochine, mais accepte de défendre les positions socialistes gouvernementales au début de la guerre d'Algérie.

Dans divers textes<sup>38</sup> parus à partir de 1950, il manifeste une forte amertume pour tous les combats perdus pour la paix, la fraternité humaine ou les bienfaits de la science.

### **Henri Laugier (1888-1973)**

Henri Laugier<sup>39</sup> a sans doute eu une production scientifique moins marquante que les deux autres personnages principaux de notre histoire. Mais ses responsabilités

---

<sup>34</sup> Paul Rivet, Vendredi, 28/05/1937. Cité par Nicole Racine (Maintron), op.cit.

<sup>35</sup> Le C.V.I.A. est créé en réaction aux émeutes fascistes en février 1934 à Paris. Voir Nicole Racine (Maintron), op.cit.

<sup>36</sup> Il rédige une lettre ouverte à Pétain, dont il confie des exemplaires à Paulo Duarte à son départ de Paris, avec charge de les transmettre à Henri Laugier, Henri Bonnet et Jules Romains à New York. Cf. lettre de Paulo Duarte à Paul Rivet, 29/07/1941, Archives Paul Rivet, Ms 1/2246.

<sup>37</sup> Les tracts du réseau étaient ronéotés dans les sous-sols du Musée de l'Homme. Le réseau passe en procès en janvier 1942. Il y a 7 exécutions.

<sup>38</sup> Notamment son "Testament politique", paru dans les Temps Modernes et traduit par Paulo Duarte dans O Estado de Sao Paulo en juillet 1950, un article "La Tristesse des vieux" dans Esprit en juin 1955, un "dernier entretien" publié le 27 mars 1958 après sa mort, dans France Observateur. Cf. Nicole Racine (Maintron), op.cit. et lettre de Paulo Duarte à Paul Rivet du 30/07/1950, archives Paul Rivet, Ms 1/2262.

<sup>39</sup> Chantal Morelle et Pierre Jakob, Henri Laugier, un esprit sans frontières, Bruylant (Bruxelles) et LGDJ (Paris), 1997. Jean-François Picard et Jean-Louis Crémieux-Brilhac (dir), Henri Laugier en son siècle, 1888-1973, Cahiers pour l'histoire de la recherche, CNRS (Paris), 1995; ce livre comporte notamment un article de Michel Trebitsch "Les réseaux scientifiques. Henri Laugier en politique avant la seconde guerre mondiale", pp.23-45. Voir aussi Henri Laugier, Du civisme national au civisme international, éditions Ophrys, Paris, 1972.

institutionnelles et politiques, considérables, lui donnent un rôle central dans les réseaux de sociabilité.

Titulaire d'un doctorat en médecine (1913) et d'un doctorat ès sciences (1921), Henri Laugier<sup>40</sup> travaille dès le cours de ses études dans le laboratoire de physiologie de Louis Lapique<sup>41</sup> au Muséum, puis avec Charles Richet à la Sorbonne. Il s'oriente rapidement vers les applications sociales de la physiologie. En 1927, il est Directeur du laboratoire de physiologie appliquée à l'École pratique des hautes études, puis participe à la fondation de l'Institut national d'orientation professionnelle avec Henri Piéron en 1928, et est nommé professeur au Conservatoire national des arts et métiers dans la chaire de physiologie du travail. Il anime la société de biotypologie, mais ne trouve un poste de professeur de physiologie à la Sorbonne qu'en 1937 (où il succède à Louis Lapique), alors que les responsabilités publiques l'ont emporté sur le travail professionnel. Parmi les "savants politiques" des années 1930, il est considéré comme davantage politique que savant.

L'engagement politique d'Henri Laugier est original, et ne se fait pas directement dans des partis politiques. De manière précoce, il anime avant la guerre de 1914/18 le groupe des étudiants socialistes révolutionnaires; ce n'est que près de 50 ans plus tard qu'il adhère de nouveau à un parti, le Parti Socialiste Unifié. Entre-temps, la première guerre mondiale lui fait abandonner sa radicalité pour une idéologie basée sur le civisme et le rationalisme. C'est un socialiste non marxiste qui ne fut jamais membre du Parti Socialiste : Henri Laugier est un homme d'influence, très proche des sphères gouvernementales, mais dont l'action publique s'exerce aussi à travers des réseaux "civiques", para-politiques<sup>42</sup>. Ainsi, il est initié dès 1911 en franc-maçonnerie. Il participe au lancement en 1921 au lancement des "Compagnons pour l'université nouvelle"<sup>43</sup>. En 1930, il participe à la création de l'Union rationaliste<sup>44</sup>.

À partir des années 1930, sa participation à la vie publique se développe. En 1934, il est un des premiers signataires pour la création du C.V.I.A. Lors du Front Populaire en 1936, il est directeur du Cabinet du Ministre des Affaires étrangères, puis en 1937 chef du Service central de recherche scientifique, qui préfigure le CNRS. En 1939, il est directeur du Cabinet du Ministre de l'Éducation nationale<sup>45</sup>, et est le premier directeur du CNRS lors de sa fondation en octobre 1939. En juin 1940, il quitte ce poste pour partir à Londres, où il travaille avec Louis Rapkine<sup>46</sup>, sous l'égide de la Fondation

---

<sup>40</sup> Sur le travail scientifique d'Henri Laugier, voir : William H. Schneider, "Henri Laugier, the Science of Work and the Workings of Science in France, 1920-1940", in Cahiers pour l'Histoire du CNRS, 1939-1989, vol.5, 1989, pp.7-34.

<sup>41</sup> Louis Lapique sera le mentor d'Henri Laugier autant sur les plans professionnel et politique qu'en franc-maçonnerie. Il fera le lien entre Laugier et Rivet.

<sup>42</sup> Voir l'article de Michel Trebitsch (1995) sur les réseaux scientifiques d'Henri Laugier, op.cit., auquel cette partie doit beaucoup.

<sup>43</sup> Ce mouvement se bat non seulement pour une réforme de l'Université, mais aussi pour une refonte globale du système scolaire : une école unique, gratuite, basée sur la sélection démocratique des élites. Les "Compagnons" influenceront les tentatives de réformes de l'école menées par la Gauche dans les années 1920 et 1930. Paul Langevin remplacera Henri Laugier à la direction du mouvement en 1929.

<sup>44</sup> Voir la dernière partie de ce texte.

<sup>45</sup> René Wurmser le remplace pour assurer les cours de la chaire de physiologie de la Sorbonne. Témoignage de René Wurmser recueilli le 19/03/1987 par Patrick Petitjean.

<sup>46</sup> Louis Rapkine travaillait au laboratoire de René Wurmser. Carlos Chagas Filho y avait travaillé également lors de séjours parisiens dans les années 1930. Louis Rapkine fera sortir René Wurmser de France et lui trouvera une bourse de la Fondation Rockefeller pour aller travailler à Rio de Janeiro dans le laboratoire de Carlos Chagas. Témoignage de René Wurmser recueilli le 19/03/1987 par Patrick Petitjean. Sur Louis Rapkine et son implication dans des réseaux de sociabilité franco-britannique, voir l'article de P. Petitjean dans I. Habib et D. Raina (1998), op.cit., pp. 182-239.

Rockefeller, à exfiltrer des savants, notamment juifs, des pays occupés par les Nazis, vers l'Angleterre ou les Amériques. Il est révoqué par Vichy dès juillet 1940. En janvier 1941, il est nommé professeur de physiologie à l'Université de Montréal, poste qu'il partage avec Paul Rivet, Paulo Duarte et Louis Rapkine<sup>47</sup>. À partir de 1942, il anime aux USA une association de soutien à la France Libre, *France Forever*. Il quitte Montréal en juin 1943 pour prendre le poste de Recteur de l'Université d'Alger. En 1944, il assure les fonctions de Directeur des relations culturelles et scientifiques au Ministère des Affaires étrangères<sup>48</sup>. En 1946, il est élu Secrétaire général adjoint de l'ONU. Enfin, il est nommé membre du Conseil exécutif de l'Unesco en 1952.

Les idées et engagements d'Henri Laugier le rattachent aux courants scientistes des années 1930 qui ont conduit de nombreux scientifiques à une intervention publique réformatrice. A cette époque, les interrogations sur les conséquences de la science sont nombreuses provoquées par l'utilisation de la science pendant la guerre de 1914/18, le taylorisme et la crise économique de 1929, et la montée de l'irrationalisme et du fascisme. Tous donnent à la science un rôle central dans les réformes à faire. Des courants d'inspiration technocratique privilégient des réformes par le haut, en commençant par une réforme de l'État et en développant une utilisation rationnelle de la science dans l'économie pour sortir de la crise. D'autres, se revendiquant du marxisme, voient dans le capitalisme un frein qui empêche le développement de la science, et qui en favorise les applications négatives au lieu de celles qui pourraient servir au bien-être social<sup>49</sup>. La lutte des classes et la victoire de la révolution sont donc des conditions nécessaires et préalables au développement d'une société rationnelle.

Henri Laugier occupe une position intermédiaire entre ces deux courants, position que l'on peut qualifier d'humanisme scientifique ou de science progressiste. C'est par l'éducation, et non pas par des réformes technocratiques d'en-haut, que la science pénètre dans la société et y répand ses bienfaits. Le rationalisme d'Henri Laugier est tempéré par l'héritage du socialisme jaussien<sup>50</sup> de la fin du XIXe. Il se méfie de ceux qui voient dans l'organisation rationnelle de la société la quintessence du socialisme. C'est en ce sens, qu'après le voyage obligé en Union soviétique en 1931, il est réservé sur l'ultrarationalisme du système, au contraire de nombre de ses collègues<sup>51</sup>.

**Miguel, Paul, Henri** sont actifs en permanence à 4 niveaux de réseaux de sociabilité, qui s'emboîtent les uns dans les autres : . **Les autres**, ce sont leurs collègues qui se retrouvent aussi dans ces mêmes réseaux. Nous en avons déjà croisé quelques uns, et nous en croiserons d'autres. Mais nous n'avons guère la place de donner des indications biographiques, et notamment : Paulo Duarte, Carlos Chagas Filho, Branca Fialho et Paulo Estevam de Barredo Carneiro parmi les Brésiliens, Georges Dumas, Henri Piéron, Henri Bonnet, Louis Lapique, Gabrielle Mineur, René Wurmser, et Louis Rapkine parmi les Français.

## LES RÉSEAUX DE SOCIABILITÉ

---

<sup>47</sup> Selon un témoignage de Paulo Duarte, cité dans Morelle / Jakob (1997), op.cit., p.162.

<sup>48</sup> Il y défend une conception très ambitieuse et élargie des relations culturelles et scientifiques internationales, loin des tournées de conférenciers prestigieux et de l'entretien d'instituts ou lycées auxquels ces relations se limitaient avant guerre. Cela se manifestera dans la relance des relations avec le Brésil : voir plus loin.

<sup>49</sup> Voir notamment John Desmond Bernal, The Social Function of Science, 1939, London

<sup>50</sup> Selon Michel Trebitsch (1995), op.cit.

<sup>51</sup> Notamment Marcel Prenant, John Desmond Bernal, Joseph Needham, Paul Langevin, etc.

## Les réseaux institutionnels

En novembre 1907, des professeurs, représentatifs des principales institutions universitaires françaises, constituent un "Groupement"<sup>52</sup> pour développer les relations avec l'Amérique latine. Jusqu'à la fin du XIXe, les échanges scientifiques se faisaient avant tout, côté français, sur une base principalement individuelle<sup>53</sup>, non organisée; inversement, la volonté de modernisation de l'État, au Brésil notamment, donnait aux gouvernements en Amérique latine un rôle moteur pour ces échanges. La montée des rivalités entre les puissances européennes qui a débouché sur la guerre de 1914/18 s'est traduite par l'intervention des États européens dans les relations scientifiques et culturelles. La création du Groupement, parmi de nombreux autres organismes, manifeste la reconnaissance de l'importance du "rayonnement culturel" pour construire des camps politiques et des réseaux d'influence autour de chaque pays. Cette initiative rencontre une demande de la part des communautés scientifiques naissantes en Amérique latine au début du siècle, et favorisera donc le développement de relations scientifiques.

Après la première guerre mondiale, le Groupement tente, avec la participation d'intellectuels latino-américains, de mettre en place des Instituts de Haute Culture, notamment au Brésil, au Mexique et en Argentine. À Rio, l'Institut franco-brésilien de haute culture se constitue en septembre 1922 chez Affonso Celso, lors du centenaire de l'indépendance du Brésil, alors qu'une forte délégation d'universitaires français était présente<sup>54</sup>. Il est rattaché à l'Université de Rio, qui regroupait la faculté de droit, la faculté de médecine et l'École polytechnique. Sans murs, sans chaire fixe (contrairement à celui de Buenos Aires et, dans les années 1930, à celui du Mexique), cet Institut avait pourtant de grandes ambitions. : faire venir à Rio, chaque année, des universitaires français, pendant deux mois, pour des séries de cours dans les institutions scientifiques brésiliennes et, réciproquement, faire enseigner des universitaires brésiliens à l'Université de Paris. Le programme sera tenu : 4 Français font le voyage les 3 premières années, et de 1925 à 1939, il y a 2 Français dans un sens, et 2 Brésiliens dans l'autre. Au total, de 1922 à 1939, 41 universitaires français<sup>55</sup> sont venus à Rio, en grande majorité en lettres et en médecine. 10 professeurs en "sciences exactes" sont venus, en liaison étroite avec l'Académie brésilienne des sciences ou avec l'École polytechnique, mais jusqu'en 1928

---

<sup>52</sup> "Groupement des Universités et Grandes Écoles pour les relations avec l'Amérique latine" est le nom complet. L'histoire du "Groupement" est développée dans : Patrick Petitjean, "Le Groupement des Universités et Grandes Écoles de France pour les relations avec l'Amérique latine et la création d'instituts à Rio de Janeiro, Sao Paulo et Buenos Aires (1907/1940)", in Anais do segundo congresso latino-americano. Historia da ciencia e da tecnologia, Ubiratan d'Ambrosio (coord.), Sao Paulo, 1989, Nova Stella editora, pp. 428-442, et dans : Patrick Petitjean, "Entre Ciencia e Diplomacia. A Organizaçao da Influencia Cientifica Francesa na America Latina, 1900-1940", in A Ciencia Nas Relações Brasil-França (1850-1950), Amelia Imperio Hamburger, Maria Amelia Dantes, Michel Paty et Patrick Petitjean (eds), EDUSP & FAPESP, Sao Paulo, 1996, pp. 89-120.

<sup>53</sup> Voir notamment sur cette période : Patrick Petitjean, "La Correspondance (1872-1880) entre le Général Arthur Morin, Directeur du Conservatoire, et Pedro II, Empereur du Brésil". In Cahiers d'Histoire du Conservatoire National des Arts & Métiers, n°5, février 1996, pp. 29-61

<sup>54</sup> Georges Dumas, Émile Borel, Pierre Janet et Chiray. Dans les années 1930, l'Allemagne, l'Italie et le Portugal notamment mettront en place des Instituts semblables, avec la même dénomination.

<sup>55</sup> Parmi ceux que nous retrouvons dans nos réseaux de sociabilité : Henri Piéron et Émile Gley (1923), Jacques Hadamard (1924), Marie Curie (1926), Louis Lapicque (1927), Paul Rivet et Maurice Caullery (1928), Henri Roger (1931), Henri Wallon (1935). Georges Dumas vient à ce titre en 1922 et 1925, mais vient pratiquement chaque année en Amérique latine à un titre ou à un autre dans les années 1920/1930. Il faut y ajouter ceux qui s'arrêtent à Rio au passage de Sao Paulo ou de Buenos Aires, comme Marie Curie, Henri Laugier et Henri Piéron en 1926, Paul Langevin en 1928 ou Emmanuel Fauré-Fremiet en 1933. Paul Rivet et Henri Roger sont parmi les plus assidus des voyages dans l'ensemble de l'Amérique latine.

seulement. À partir de 1934 à Sao Paulo et de 1936 à Rio, des missions universitaires (où les cours durent plus longtemps et sont intégrés à de véritables chaires) viendront compléter les Instituts.

Georges Dumas<sup>56</sup>, côté français, et Miguel Ozorio, côté brésilien, sont les piliers de ces échanges<sup>57</sup>. Georges Dumas est pleinement intégré au "Grao Fino", et accompagne l'évolution de l'Institut de haute culture vers des conférences "de prestige" pour appuyer l'action diplomatique de la France, au détriment de véritables cours universitaires. Miguel Ozorio, inversement, souhaite<sup>58</sup>, dès 1925, que l'Institut débouche sur une véritable faculté des sciences, où l'encadrement soit assuré par des Brésiliens formés à l'étranger et des professeurs recrutés en Europe pour une longue durée. Selon lui, il ne sert à rien de se contenter de former des étudiants à l'étranger si, au retour, ils ne trouvent pas des institutions pour y faire de la recherche. Il demande<sup>59</sup> de nouveau, en 1929, une refonte des échanges scientifiques entre le Brésil et la France : il propose un système de bourses pour qu'étudiants français et brésiliens puissent faire des études dans l'autre pays. Il souligne aussi qu'à Rio, il vaut mieux faire des cours de professeurs français avec une douzaine d'auditeurs, dont la moitié tireront profit pour leur travail scientifique, que des conférences sur des sujets généraux avec des centaines de spectateurs, dont il ne restera rien<sup>60</sup>. En 1937, Miguel Ozorio refait les mêmes critiques, et va encore plus loin dans ses propositions : il suggère la création d'un institut de recherches, commun à la France et au Brésil, spécialement destiné à des recherches de base<sup>61</sup>. Il faut, selon lui, continuer les conférences, mais elles ne répondent plus aux exigences du travail scientifique moderne : sa propre expérience en physiologie montre la nécessité d'une caisse de recherches conjointes.

Des tentatives de réformes du Groupement ont lieu peu avant guerre. Tirant le bilan du succès de la mission universitaire de l'USP, Georges Dumas lui-même finit par refuser les "grands maîtres météores" et plaide en décembre 1937, avec Paul Rivet, pour de séjours prolongés de jeunes universitaires capables de former des élèves sur place. En 1938, une enquête des services culturels des ambassades en Amérique latine montre le déclin de l'influence française, et regrette notamment le peu de bourses pour des étudiants latino-américains en France. Le Groupement essaie alors de se reconstruire sur la base de comités scientifiques par pays, sous l'égide directe du Service des Oeuvres au Ministère des Affaires étrangères. Paul Rivet (Mexique et Équateur)), Louis Lapicque (Chili) et Henri Piéron (Colombie) sont chargés de coordonner, avec d'autres, celle

---

<sup>56</sup> Médecin, psychologue proche de Pierre Janet, positiviste considéré comme non-orthodoxe par les Brésiliens, Georges Dumas sera, avec Teodoro Ramos, le recruteur de la mission universitaire pour l'USP en 1934. Jean Marx et le Service des Oeuvres du Ministère des Affaires étrangères fournissent les finances et l'infrastructure des Instituts de haute culture, davantage que l'Université de Paris. Parmi les séjours à Paris de Miguel Ozorio, ceux de 1927 et 1932 se font dans le cadre de l'Institut de haute culture.

<sup>57</sup> Avec sa position d'animateur de l'Institut de haute culture, Miguel Ozorio accueille les différents savants français de passage au Brésil, les réceptionne à l'Académie des Sciences ou dans d'autres institutions, reste parfois en relations épistolaires avec eux, et les revoit lors de ses séjours à Paris : ainsi pour Paul Langevin, Jacques Hadamard, Pierre Auger, Gaston Mauduit, etc. Pour les physiologistes, il les fait travailler dans son laboratoire de la rue Machado de Assis, et c'est parfois le point de départ de relations professionnelles fructueuses (voir plus loin).

<sup>58</sup> MOA-1925, "Impressões sobre o nosso ensino superior".

<sup>59</sup> Miguel Ozorio de Almeida, "A nossa estação de alta cultura", *O Globo*, junho 1929.

<sup>60</sup> Des critiques semblables sont faites en Argentine et au Brésil : l'orientation "diplomatique" dominante dans les relations culturelles et scientifiques internationales ne répond pas aux attentes de communautés scientifiques en plein développement dans les années 1930 dans ces trois pays.

<sup>61</sup> MOA-1938, "A colaboração científica entre a França e o Brasil", p.204.

relance, à laquelle Henri Laugier apporte aussi sa contribution en tant que Directeur du Service central de la recherche scientifique.

Dissous par Vichy en 1941, le Groupement cherche à se reconstituer après-guerre. Pasteur Vallery-Radot fait, à la tête d'une mission, le tour de l'Amérique latine au début de 1945 pour tenter de réactiver les anciens réseaux<sup>62</sup>. L'assemblée de refondation du Groupement a lieu à Paris le 18 octobre 1945; Paul Rivet fait partie des nouveaux responsables élus. Cependant, entre la poursuite de l'orientation ancienne qui s'appuie sur le prestige de quelques grands noms, et une orientation plus moderne basée sur une coopération plus équilibrée, le choix est difficile à faire pour les responsables.

Les modalités d'échanges scientifiques défendues par Miguel Ozorio sont aussi celles souhaitées par Paulo Duarte<sup>63</sup>, Paul Rivet qui a repris la direction du Musée de l'Homme, et Henri Laugier qui a pris la relève de Jean Marx au Ministère des Affaires étrangères. Paul Rivet fonde fin 1944, à Paris, avec Paulo Duarte, l'Institut français des hautes études brésiliennes. Le premier en est Président, le second Secrétaire général. Des antennes<sup>64</sup> sont constituées à Rio et Sao Paulo.

Avant même la mission de Pasteur Vallery Radot, Paul Rivet avait envoyé Raymond Warnier<sup>65</sup> d'Alger à Rio pour relancer les relations culturelles et mettre de côté les adversaires de la France Libre<sup>66</sup>. Au Brésil, et notamment, à l'Ambassade de Rio, les conflits entre les partisans de la France Libre et les adeptes de Vichy ont été nombreux. Les ralliements ont été souvent tardifs, et ont laissé de l'amertume. Il faut noter que les partisans de la France Libre avaient tenté de s'appuyer sur le Brésil pour une activité éditoriale<sup>67</sup> de livres scientifiques, écrits à New York ou à Rio. Raymond Warnier explique en septembre 1944<sup>68</sup> que l'agitation étudiante a pour cible Vargas, et les messages de soutien des étudiants pour la libération de la France sont censurés par la presse gouvernementale. Quand des universitaires français font des conférences dans un cadre offi-

---

<sup>62</sup> Dans la partie "Brésil" du rapport de la mission Pasteur-Vallery-Radot (Archives nationales, AJ16-6960), figure la liste des scientifiques "amis de la France", parmi lesquels : Miguel Ozorio de Almeida, Branca Fialho, Carlos Chagas Filho, Aloysio de Castro, Clementino Fraga, Olympio da Fonseca, Carlos Guinle, Delgado de Carvalho, Mme Linneu Paula de Machado, Antonio de Almeida Prado, André Dreyfus, Jorge Americano, A. C. Pacheco e Silva. Ni Paulo Duarte ni Paulo Carneiro n'y figurent.

<sup>63</sup> Dans sa lettre du 29/01/46 à Paul Rivet, Paulo Duarte porte un jugement très sévère : la mission Pasteur-Vallery-Radot a pratiquement échoué, pour avoir tenu à l'écart les intellectuels et les nouveaux centres scientifiques, pour avoir choisi la carte de Vargas et du "Grao Fino". Selon lui, l'ambassade compte trop de Barons et de Comtes; on cherche à y récupérer les Vichystes et à y écarter les Gaullistes. Expliquant que le Brésil marche vers la gauche, il propose d'éviter d'inviter "trop de conservateurs et de gens de droite" Il préfère Malraux, Cassou, Rivet, Aragon, Éluard, Levi-Strauss, etc. (Ms 1/2253ter, archives Paul Rivet).

<sup>64</sup> Lettre de Paulo Duarte à Paul Rivet, 29/01/1946, Ms 1/2253ter, archives Paul Rivet.

<sup>65</sup> Paulo Duarte le signale en partance de Lisbonne pour Rio début juin 1944. Cf. Lettre de Paulo Duarte à Paul Rivet, 13/06/44, Ms 1/2253bis, archives Paul Rivet.

<sup>66</sup> Lettre de Warnier à Rivet, 10/10/1944. CP27, archives Paul Rivet.

<sup>67</sup> Cette collection de livres, dite "Ombredane" a été lancée en 1943 sous le patronage de l'École libre des hautes études (l'université française en exil à New York) et le financement de la France combattante à Londres. Le Brésil avait été choisi comme lieu d'édition pour des raisons de coûts financiers et de présence de scientifiques francophiles. Miguel Ozorio est l'auteur du premier volume. On trouve, parmi les suivants, deux autres de lui, et des contributions de René Wurmser, André Ombredane, Alvaro Ozorio, et Carlos Chagas Filho. (Archives Capanema au CPDOC, Rio, lettre de Miguel Ozorio à Capanema du 20/05/1943). Cette série se révélera financièrement très coûteuse. Les livres se vendront finalement en France après la Libération bien davantage qu'au Brésil. Voir le rapport de Maurice Byé sur la situation des enseignants français au Brésil, 26/09/1946 (document communiqué par Gabrielle Mineur). André Ombredane était un psychologue, élève et ami de Georges Dumas, professeur à l'Université de Rio à cette époque.

<sup>68</sup> Warnier à Rivet, 22/09/1944. Ibid.

cielle, ils sont mal reçus, mais font un triomphe, comme Roger Bastide, quand ils se gardent de toute interférence gouvernementale. 18 mois après, il estime son bilan positif<sup>69</sup> : les professeurs les plus âgés, et ceux qui étaient restés proches de Vichy<sup>70</sup> pendant la guerre, ont été renvoyés en France, des postes de lecteurs ont été créés dans plusieurs universités hors Rio et Sao Paulo, etc.

Henri Laugier appuie l'envoi de Gabrielle Mineur<sup>71</sup> à Rio en 1946 comme attachée culturelle et scientifique. Proche de Jean Perrin à l'origine, elle avait été la collaboratrice d'Henri Laugier avant-guerre, et avait continué à son poste de secrétaire générale du CNRS les premiers mois de la guerre. Elle avait repris sa fonction au CNRS après-guerre, mais souhaitait pour des raisons privées, partir à l'étranger. Branca Fialho<sup>72</sup> voulait obtenir le départ de l'attaché culturel français à Rio, et s'était adressée directement à Louis Joxe, successeur d'Henri Laugier à la direction des relations culturelles et scientifiques du Ministère des affaires étrangères. Mise en relation avec Gabrielle Mineur, Branca Fialho a soutenu avec succès sa candidature pour Rio. Cette nomination traduit la volonté de rompre avec les logiques diplomatiques d'avant-guerre pour donner une base professionnelle aux échanges. Gabrielle Mineur connaissait les ressources du CNRS - laboratoires et individualités - par coeur, et était personnellement impliquée dans les réseaux autour de Laugier. Pour avoir une structure permanente, elle fonde donc le centre Brésil-France<sup>73</sup> à Rio. Il a fallu en particulier qu'elle se batte pour laisser aux Brésiliens<sup>74</sup> le choix des scientifiques français à inviter, et mettre les diplomates de l'Ambassade et de Paris à l'écart. Il s'agissait de tisser des liens directs entre le CNRS et les laboratoires brésiliens, ce que les bureaux du Ministère n'appréciaient guère.

Programmé début 1948, le Centre ne pourra fonctionner véritablement qu'en 1949. Il suscite une très forte opposition dans une partie de l'Alliance française de Rio, refuge des notables traditionnels, qui craint pour son existence, et qui veut contrôler un tel Centre à défaut de pouvoir l'empêcher. Gabrielle Mineur devra faire intervenir plusieurs de ses soutiens auprès du Ministre et accepter de mettre à l'écart Branca Fialho<sup>75</sup> des structures officielles du Centre pour pouvoir faire démarrer les activités du Centre.

---

<sup>69</sup> Warnier à Rivet, 28/02/1946. Ibid

<sup>70</sup> Selon Maurice Byé, il avait été le seul à choisir dès janvier 1941 la France libre, et avait été sanctionné par Vichy. Les autres enseignants s'étaient progressivement ralliés à partir de l'entrée du Brésil en guerre. Rapport de Maurice Byé (26/09/1946).

<sup>71</sup> Peu avant sa mort, Gabrielle Mineur avait bien voulu me laisser consulter différentes archives qu'elle avait conservées de son poste à Rio. Les éléments concernant le Centre Brésil-France viennent de ces archives et de son témoignage, recueilli le 02/08/1989.

<sup>72</sup> Branca Fialho et Miguel Ozorio (pour l'Unesco) sont à Paris dans les premiers mois de 1946. La réputation de Branca Fialho est politiquement plus sulfureuse que celle de Miguel Ozorio : "C'est une laïque très convaincue, ses opinions sont très démocratiques, à la gauche même du socialisme. Son fils, grand avocat à Saint-Paul est de tendance communiste" (Note de Raymond Ronze pour le Recteur de l'Académie de Paris, 27 mai 1946, archives nationales, AJ16-6964). Plusieurs fois Présidente de l'Association Brésilienne d'Éducation, Branca Fialho est venue à Paris pour participer à un congrès de la Ligue française de l'enseignement, où elle a été reçue par Albert Bayet en présence de Paul Langevin, Louis Lapicque, Jacques Hadamard, Henri Piéron, etc.

<sup>73</sup> Parmi les scientifiques rencontrés dans nos réseaux, sont venus à Rio dans le cadre du Centre : Pierre Auger, en tant que directeur de la division des sciences de l'Unesco (1949), Alfred et Denise Fessard (1950), René Wurmser (1951), Paul Rivet (1951, 1954, 1956), Jehan Vellard (1952, 1955), Denise Fessard (1953, 1954, 1956, 1957, 1958), Roger Bastide (1954), Henri Laugier au titre de l'Unesco (1954).

<sup>74</sup> Selon Byé (rapport du 29/09/46), l'Ambassade avait provoqué un conflit en 1945 en cherchant à imposer 8 noms de professeurs, contre la volonté d'autonomie des Brésiliens : "le premier devoir de l'Ambassade, c'est de s'abstenir".

<sup>75</sup> Une conséquence du rappel de l'attaché culturel français obtenu par Branca Fialho en 1946.

Les Brésiliens ont un rôle dominant dans le Centre, au contraire de ce qui se passait avec l'Alliance française. Son premier Président est Arthur Moses, également Président de l'Académie des sciences. Miguel Ozorio est un des trois vice-présidents, Gabrielle Mineur la secrétaire générale, et Carlos Chagas Filho directeur pour le secteur "sciences". Cependant, le Ministère des affaires étrangères ne put jamais se faire à l'idée de ne plus pouvoir tout régenter. Il multiplia donc les obstacles financiers. Le Groupement, lui, disparaîtra en 1957, peu après avoir donné naissance à l'Institut des Hautes Études sur l'Amérique Latine<sup>76</sup>. Le Centre est finalement torpillé<sup>77</sup> par le Ministère qui voulait en finir avec son autonomie, et Gabrielle Mineur repart en 1961 à Paris, sans être véritablement remplacée.

Tout en partageant la conception de Paul Rivet, Henri Laugier et Gabrielle Mineur, Miguel Ozorio reste aussi fidèle à ses relations plus anciennes. Au nom de ce passé, il est sommé de défendre la tradition : Raymond Ronze a peur que l'Institut Rivet-Duarte ne fasse de l'ombre au Groupement et à l'Institut de haute culture. Il demande donc à Miguel Ozorio d'intervenir : "Monsieur Pasteur Vallery-Radot et nous-mêmes vous prions de bien vouloir faire en sorte que, conformément aux désirs de l'Ambassade, de Georges Dumas et de nous-mêmes, la mission de Paulo Duarte ne gêne en rien les travaux de l'Institut de haute culture. Ce dernier institut a en effet un rôle important et officiel à jouer. Nous ne pouvons que regretter une initiative inopinée et une certaine similitude de nom (...). Au nom de l'esprit nouveau, infiniment sérieux, que nous voulons voir désormais régner dans nos relations intellectuelles, esprit que vous incarnez si bien, nous vous demandons de faire en sorte à Rio comme nous le ferons à Paris, qu'aucune confusion soit créée"<sup>78</sup>. Il y reviendra pour l'Institut fin 1946<sup>79</sup>. L'Institut semble servir de sigle pour organiser le voyage des Brésiliens en France, celui des Français au Brésil se faisant sous l'égide du centre Brésil-France. Mais tout dépend des Affaires Étrangères. Carlos Chagas Filho semble être un des principaux bénéficiaires brésiliens : on le voit en 1946, en 1947, en 1950, en 1955, etc.

### **Les réseaux professionnels**

S'appuyant plus ou moins directement sur le Groupement et les Instituts de haute culture, des relations professionnelles directes se développent à partir des années 1920, plus "horizontales" entre chercheurs et laboratoires. Elles sont importantes dans deux des domaines qui sont au cœur des sciences coloniales françaises : le Muséum et l'Institut Pasteur. Pour des scientifiques français, le Brésil est en effet un pays tropical, objet d'études (en sciences naturelles, médecine et ethnologie) qui peuvent aider le travail scientifique fait dans les colonies françaises. Mais la personnalité de Miguel

---

<sup>76</sup> IHEAL, fondé dès 1955, où enseignent Roger Bastide, Paul Arbousse-Bastide, Pierre Monbeig, Jehan Vellard, Paul Rivet et d'autres professeurs impliqués dans les échanges franco-brésiliens. L'IHEAL a repris tous les aspects universitaires du Groupement, lequel essaya pendant deux ans de se reconvertir dans le prolongement dans le domaine économique des relations scientifiques. Mais sans succès. L'Institut de Paul Rivet et Paulo Duarte est aussi intégré dans l'IHEAL.

<sup>77</sup> Selon Gabrielle Mineur, témoignage du 02/08/1989

<sup>78</sup> Lettre de Raymond Ronze (à Rio) à Miguel Ozorio, 19/06/1945, conservée aux archives de Paul Rivet, Ms 1/8542. Paulo Duarte était attendu à Rio pour inviter des professeurs brésiliens au Musée de l'Homme. Ronze fait explicitement appel à l'histoire de Miguel Ozorio : "Cette nouvelle institution ne doit pas gêner le développement de l'Institut de haute culture, créé par Dumas et par vous, et qui vient d'être réorganisé sous votre direction et selon un plan longuement élaboré par vous et approuvé par le Ministère de l'Instruction publique à Rio et les personnalités les plus importantes du monde scientifique".

<sup>79</sup> Le 26 novembre 1946, une séance solennelle d'hommage est organisée à la Sorbonne pour Miguel Ozorio, Carlos Chagas Filho, Olympio da Fonseca et Santiago Dantas.



Ozorio va permettre le développement d'un réseau d'échanges en physiologie, un domaine absent des sciences coloniales françaises.

Nous laisserons de côté pour cette étude l'Institut Pasteur et la médecine tropicale qui sont présents en Amérique latine dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Avant d'en venir à Miguel Ozorio et aux physiologistes, puis à Paul Rivet, au Muséum et à ses réseaux d'ethnologues, il faut évoquer le rôle joué dans un autre domaine, la chimie, par la mission militaire française présente à Rio dans les années 1920 et 1930.

La mission militaire française<sup>80</sup> a comporté des ingénieurs chimistes, qui ont mis sur pied des cours de chimie appliquée pour les ingénieurs militaires et participé aux activités de l'Académie des Sciences. John Nicoletis, polytechnicien, ingénieur des Poudres, arrive en avril 1921. Il rédige notamment les cours que Jacques Hadamard, venu dans le cadre du Groupement fit en 1924 à l'Académie. Il repart en 1928. Jean Pépin Lehalleur arrive au début de 1924. C'est un chimiste civil, intégré à la mission militaire. Il aura la responsabilité de la mise en œuvre des cours de chimie, et collaborera régulièrement avec l'Académie des Sciences jusque dans les années 1930, tant en participant aux séances de l'Académie (il est élu membre étranger en 1925) qu'en publiant des dizaines d'articles dans les annales de l'Académie. Il s'occupe d'applications de la chimie à l'industrie, l'agriculture et l'armée. Il retourne en France en 1933 et représente le Brésil au congrès de chimie industrielle de Paris en 1937. Il n'y aura pas de suite directe de cette coopération dans le domaine de la chimie<sup>81</sup>.

### ***1- Miguel Ozorio et les physiologistes***

C'est avec Joseph Babinsky que Miguel Ozorio initie des relations professionnelles directes avec des physiologistes français : il lui communique en 1912 les résultats d'une expérience faite dès 1910, et que Babinsky avait refaite de manière indépendante en 1911. Babinsky reconnaît immédiatement l'antériorité de Miguel Ozorio sur ce point<sup>82</sup>. Il fait de fréquents séjours dans les laboratoires français, avec Laugier, Lapicque, Piéron; il fréquente Rivet, Gley, Wallon, etc., avant-guerre. Quand, en février 1928 Branca Fialho est à Paris, ce sont les mêmes noms qui reviennent dans les lettres qu'elle écrit à son frère sur son séjour : Henri Piéron, Ernest Gley, Louis Lapicque, Henri Laugier, Annette et Alfred Fessard<sup>83</sup>.

Ernest Gley et Henri Piéron rencontrent Miguel Ozorio à Rio en 1923. Avec le premier, il fera une publication conjointe dans les Comptes rendus de la Société française de Biologie, à la suite des travaux réalisés ensemble à Rio. Inversement, en 1927 à Paris, Miguel Ozorio travaille dans le laboratoire d'Ernest Gley<sup>84</sup> au Collège de France. Mais Ernest Gley meurt peu après. Avec Henri Piéron, les relations seront plus étroites. Plusieurs dizaines de lettres entre 1923 et 1932 en témoignent, ainsi que 5 publications conjointes en 1924 dans les Comptes Rendus de la Société française de Biologie<sup>85</sup>. Là

---

<sup>80</sup> Les archives de la mission militaire française à Rio de Janeiro sont au Service historique de l'armée de terre. Voir le carton 7N3391 pour cette période. Sur Nicoletis et Pépin Lehalleur, voir les revues de l'Académie Brésilienne des Sciences, ainsi que le dossier personnel de Pépin Lehalleur à cette Académie.

<sup>81</sup> La mission militaire s'occupe marginalement aussi de la médecine vétérinaire ce qui lui donne un point de contact avec Miguel Ozorio à l'École supérieure d'agriculture et de médecine vétérinaire de Niterói.

<sup>82</sup> Tito Cavalcanti (1954), op.cit. p.8

<sup>83</sup> Archives de Miguel Ozorio.

<sup>84</sup> Annuaire 1926/27 du Collège de France.

<sup>85</sup> Les idées de Miguel Ozorio sont contestées par Lapicque. Avant de publier les notes de Miguel Ozorio, Piéron en discute aussi avec Laugier : cf. lettres d'Henri Piéron à Miguel Ozorio du 18/10/1924

encore, cela concerne des travaux faits ensemble à Rio. Miguel Ozorio participe aussi au volume jubilaire en hommage à Henri Piéron<sup>86</sup>.

En 1925, Miguel Ozorio est à Paris pour participer à la semaine de la chronaxie, organisée par Louis Lapicque. Il y fait notamment la connaissance d'Alfred Fessard<sup>87</sup>, d'Henri Laugier et d'Henri Piéron. Il débute une collaboration aux Tables annuelles des constantes, programme éditorial auquel il fera adhérer officiellement le Brésil<sup>88</sup>.

Alfred Fessard vient pour la première fois au Brésil en 1926<sup>89</sup>, à l'invitation de la Ligue brésilienne d'Hygiène mentale, accompagné de sa première femme Annette. Il travaille donc naturellement dans le laboratoire des frères Ozorio lors de ce séjour. C'était un élève de Louis Lapicque et de Henri Laugier. Il est revenu au Brésil à plusieurs reprises après guerre, et travaille à l'Institut de Biophysique avec Carlos Chagas Filho<sup>90</sup>. Inversement, à Paris, Miguel Ozorio et Carlos Chagas Filho travaillent au laboratoire d'Alfred Fessard. En 1947, Miguel Ozorio, de nouveau à Paris pour l'Unesco, en profite pour travailler au laboratoire d'Alfred Fessard au Collège de France, et ainsi reprendre les traditions d'avant-guerre.

En 1926, Henri Laugier est à Sao Paulo, avec Henri Piéron. Il s'arrête à son passage à Rio pour travailler avec Miguel Ozorio<sup>91</sup>. Il rejoint ainsi la "grande famille de la rue Machado de Assis"<sup>92</sup>.

En août et septembre 1927, c'est au tour de Louis<sup>93</sup> et Marie Lapicque d'être présents à Rio. Louis Lapicque sera élu membre correspondant, et reçu solennellement, le 27 septembre à l'Académie des Sciences. Mais quand Miguel Ozorio présente sa théorie générale de l'excitation en 1927, l'accueil réservé par Louis Lapicque est négatif<sup>94</sup> : il sera le principal contradicteur des interprétations faites par Miguel Ozorio, lequel continuera à améliorer sa théorie jusqu'en 1934, puis la remettra sur le métier en 1944.

---

ou du 20/12/1926, archives de Miguel Ozorio, comme toutes les lettres utilisées ici. Henri Piéron soutient l'élection de Miguel Ozorio et de Vital Brasil à la Société française de Biologie.

<sup>86</sup> Publié aux P.U.F en 1949.

<sup>87</sup> Témoignage de Denise Albe Fessard, sa seconde femme, recueilli le 22/06/1987.

<sup>88</sup> La participation de Miguel Ozorio au comité de rédaction des Tables annuelles des constantes se prolongera au long des années 1930.

<sup>89</sup> Lettre d'Annette et d'Alfred Fessard à Miguel Ozorio : de retour du Brésil, ils lui transmettent les salutations de ses amis Laugier, Piéron et Lapicque (archives de Miguel Ozorio, décembre 1926). Les relations politico-professionnelles sont déjà en place à cette date. A noter que le dossier d'Alfred Fessard (1900-1982) à l'Académie Brésilienne des Sciences, dont il est élu membre correspondant en 1951, donne 1927 comme date de ce premier voyage. Il avait succédé à Henri Laugier comme directeur de l'Institut Marey. Il est élu Professeur au Collège de France en 1949 sur proposition d'Henri Piéron.

<sup>90</sup> Carlos Chagas Filho souligne l'influence des conférences d'Emmanuel Fauré-Fremiet en 1933 à Rio pour l'orienter vers la biophysique après ses études de médecine. Ernest Gley, Alfred Fessard et René Wurmser font partie des Maîtres dont il se réclame. René Wurmser est le principal soutien de Carlos Chagas Filho lors de l'élection de ce dernier en 1984 comme associé étranger de l'Académie des Sciences.

<sup>91</sup> Lettres d'Henri Laugier à Miguel Ozorio, 15/09/26 (de Sao Paulo), 10/11/26 et s.d. (de Paris), archives de Miguel Ozorio. Laugier remercie aussi son correspondant d'avoir tant aidé Alfred Fessard "un peu mélancolique" pendant son séjour à Rio. La musique semble aussi avoir rapproché les deux physiologistes. Laugier se réfère à leur "amitié" dès 1926.

<sup>92</sup> Selon les termes d'Henri Piéron, dans sa lettre du 21/03/1928 à Miguel Ozorio (archives de Miguel Ozorio).

<sup>93</sup> Louis Lapicque est aussi un point de connexion entre le réseau que nous étudions et celui autour des Curie et Langevin, dit groupe de l'Arcouest, nom du village breton où physiciens et mathématiciens de ce groupe possédaient des maisons de vacances. Louis Lapicque y avait sa maison depuis 1907. Si Henri Laugier était plus distant du groupe de l'Arcouest, c'est cependant à lui que Louis Lapicque confie sa maison en 1927 lors de son voyage au Brésil. Voir Michel Trebitsch (1995), op.cit., p.25.

<sup>94</sup> Tito Cavalcanti (1954), op.cit., pp.10-11. Une publication conjointe de Miguel Ozorio et Louis Lapicque est faite en 1947 dans les Comptes rendus de la Société française de Biologie.

En 1949 seulement, Louis Lapicque et son élève Monnier, rendront hommage aux avancées scientifiques qu'ont représenté les théories de Miguel Ozorio, et notamment leur partie mathématique.

Miguel Ozorio publiera aussi d'autres articles en collaboration avec des chercheurs français<sup>95</sup>. Sa participation aux relations scientifiques "officielles" a été le point de départ de relations professionnelles directes avec des chercheurs français. On peut y voir le passage à des relations scientifiques plus "modernes", moins diplomatiques. Cela ressort tant des propositions faites en 1937 de Fondation pour des recherches communes franco-brésiliennes que du soutien qu'il apporte à Paulo Duarte et Paul Rivet après guerre. Mais le grief lui en est quand même fait : selon Gabrielle Mineur<sup>96</sup>, il avait fini par confondre l'oeuvre commune de développement des échanges scientifiques et culturels, une oeuvre de civilisation qui vaut par elle-même, avec son intérêt personnel, en tant que chercheur, pour s'impliquer dans les échanges scientifiques.

## **2- Paul Rivet, le Muséum, et les anthropologues**

Paul Rivet ne cessera de s'intéresser à l'Amérique latine. Avec Georges Dumas, il est celui qui s'y rend le plus fréquemment, dans le cadre du Groupement<sup>97</sup> ou en dehors, notamment au Brésil en 1928. Les Origines de l'homme américain, livre publié pour la première fois en 1943, représente la synthèse de son travail sur l'Amérique latine. L'importance de Paul Rivet réside aussi dans sa capacité à utiliser ses positions institutionnelles (au Groupement, au Muséum et au Musée de l'Homme, à la Société des américanistes) pour tisser des réseaux de correspondants, y capter des savants présents sur le terrain, les orienter vers des missions, les aider à trouver des financements et leur donner des conseils en tout genre. Le Mexique et l'Amérique centrale viennent en tête de ses préoccupations. A Mexico, il fonde "l'École française d'Amérique latine", qui est pourvue d'un poste permanent à partir de 1930. De jeunes ethnologues français s'y succéderont chaque année jusqu'en 1940, parmi lesquels Ricard, Weymuller, Stresser-Péan et Soustelle.

Paul Rivet vient pour la première fois au Brésil en 1928, en même temps que Maurice Caullery<sup>98</sup>. Il est élu membre étranger de l'Académie des Sciences, et fait la connaissance de Jehan Vellard. Avant même cette date, il entretenait une correspondance<sup>99</sup> avec des chercheurs du Museu nacional de Rio, et avait commencé à travailler avec des naturalistes français déjà sur place.

C'est le cas du R. P. Constant de Tastevin qui séjourne au Brésil comme missionnaire entre 1905 et 1914, et recueille des documents ethnographiques et linguistiques sur des tribus amazoniennes. A son retour en France, il remet ces documents à Paul Rivet, et collabore désormais avec lui. Fin 1919, sur recommandation de Paul Rivet, il obtient une mission du Ministère de l'Instruction publique pour retourner en Amazonie, dans la préfecture de Teffé, renouvelée jusqu'en 1926. Il travaille principalement sur la langue Tupi. Il quitte le Brésil pour prendre en 1927 la chaire d'ethnologie à l'Institut catholique de Paris<sup>100</sup>.

---

<sup>95</sup> Notamment A. et B. Chauchard, Stodel, Xavier, Bornardel, toujours dans les Comptes rendus de la Société française de Biologie. Voir Tito Cavalcanti (1954), *op.cit.*, pp.13-24.

<sup>96</sup> Selon elle, Miguel Ozorio était ainsi "moins pur" que Georges Dumas, qui n'avait lui aucun intérêt personnel au développement des relations scientifiques entre le Brésil et la France, et qui était totalement dévoué à la chose publique. Entrevue du 02/08/1989.

<sup>97</sup> Buenos Aires (1927), Rio de Janeiro (1928), Mexico (1929 et 1930) et Lima (1939) pour le Groupement avant-guerre.

<sup>98</sup> Biologiste, professeur au Muséum.

<sup>99</sup> Voir les archives de Paul Rivet. Il s'agit aussi de patronage pour entrer à la Société des américanistes.

<sup>100</sup> Dossier personnel, Tastevin, Archives nationales, F17-17287 et F17-17225.

C'est aussi le cas d'un naturaliste venu de son propre chef en Amazonie, Paul Lecoq<sup>101</sup>. Préparateur à l'Institut de chimie de Nancy, il part, fin 1891, après avoir suivi une formation de voyageur naturaliste au Muséum, pour explorer les confins du Brésil et de la Guyane. Une mission gratuite lui est accordée par le Ministère de l'Instruction publique, mais lui est ensuite retirée devant le veto du Ministère des Affaires étrangères : la zone est contestée entre le Brésil et la France. Il poursuit quand même ses explorations et entre en correspondance avec Paul Rivet<sup>102</sup>. Ses travaux seront publiés en 1921 dans deux volumes, l'Amazonie brésilienne. Il reçoit pour cet ouvrage le prix Binoux de l'Académie des sciences de Paris. En 1920 il fonde et dirige une École de chimie industrielle à Belem; fermée par Vargas en 1931, elle n'ouvre de nouveau qu'en 1956, année de sa mort à Belem.

C'est le cas enfin de Jehan Vellard venu par lui-même au Brésil en 1923, après la fin de ses études de médecine. Il travaille depuis cette date en Amérique latine. Jusqu'en 1928, il étudie, avec Vital Brazil à Niteroi, puis à Sao Paulo, puis de nouveau à Niteroi, les araignées, les venins de crapaud et de serpent<sup>103</sup>. La rencontre avec Rivet et Caullery en 1928 à Rio est un tournant. Rivet raconte<sup>104</sup> : "Le Professeur Caullery, qui se trouvait également en mission au Brésil, et moi-même nous fûmes aussitôt séduits par l'extraordinaire connaissance que J. Vellard avait de la nature tropicale. Biologiste dans l'âme, il fut pour nous, Européens un peu désorientés dans un milieu nouveau, le plus sûr et le plus précieux des guides. Comme il m'avait manifesté le désir d'entreprendre de grands voyages d'études, je lui promis de l'aider à les réaliser, certain que son tempérament de naturaliste saurait s'adapter à l'observation ethnologique." Depuis cette rencontre, Vellard restera en étroite relation avec Rivet, Caullery et le Muséum. Caullery s'occupe surtout du volet financement en France. Rivet s'occupe du financement en Amérique latine, du programme des missions, et de la publication des résultats. En contrepartie, Jehan Vellard collecte différents matériaux et documents zoologiques et ethnographiques pour le Muséum et le Musée de l'Homme.

Jehan Vellard effectue une première mission de Rio au Para, par le fleuve Araguaya, en passant par Goyaz, le Tocantins, l'Amazone, du 15/7/29 au 17/12/29<sup>105</sup>. Il obtient le titre de "correspondant du Muséum", reprend son travail sur les serpents dans un laboratoire biologique qu'il fonde avec Miquelotte Vianna. La seconde mission

---

<sup>101</sup> Sur Paul Lecoq, voir son dossier aux Archives nationales F17-2983A - Voir aussi José Maria Filardo Bassalo & Waterloo Napoleao de Lima, "Pesquisadores Franceses em Belém do Para: Escola de Chimica Industrial", in Amelia Imperio Hamburger, Maria Amelia Dantes, Michel Paty & Patrick Petitjean (org.), A Ciencia Nas relações Brasil-França (1850-1950), EDUSP, Sao Paulo, 1996, pp.183-188

<sup>102</sup> Une seule lettre, du 18/12/1921 (Ms 1/4570) figure aux archives Rivet, mais elle laisse supposer des relations régulières : envois de livres, aiguillage d'articles pour publication, etc. Paul Lecoq avait eu aussi le prix Legerot, décerné par la Société de Géographie en 1920. Une autre lettre (de Duarte à Rivet, Ms 1/2253ter, 29/01/46) indique que Lecoq est toujours dans ce réseau, et que Rivet se préoccupe encore de le faire travailler : "A Belem vient de se constituer un comité culturel franco-brésilien (...) qui d'après une formule prévue par Warnier, pourra rétribuer et utiliser Lecoq dans des études amazoniques. Il faudra en parler à Paulo Carneiro afin qu'on travaille à Paris jusqu'à mon arrivée".

<sup>103</sup> Jehan Vellard, demande de subvention pour une mission au Goias, Archives nationales, F17-17291. Sa liste de publications montre la fécondité de son travail et sa collaboration avec Vital Brazil. Un livre, préfacé par Maurice Caullery, en fait la synthèse : Jehan Vellard, Le Venin des araignées, Paris, Masson, 1936.

<sup>104</sup> Paul Rivet, préface du livre de Jehan Vellard, Une civilisation du miel - les Indiens Guayakis du Paraguay, Paris, Gallimard, 1939, collection "Géographie humaine", dirigée par Pierre Deffontaines. Jehan Vellard et Paul Rivet entretiendront une abondante correspondance - plusieurs dizaines de lettres - à partir de cette date, jusqu'en 1956.

<sup>105</sup> Le compte-rendu des observations zoologiques faites parait sous forme d'une série d'articles dans le Bulletin de la Société de Zoologie, en 1930 et 1931, ainsi que dans La Géographie en 1931 et 1935.

marque son tournant de la zoologie vers l'ethnographie. Il l'effectue au Paraguay, dans le Gran Chaco, du 15 juillet 1931 au 16 janvier 1933<sup>106</sup>. De retour à Rio, il travaille sur le curare, mais s'occupe principalement d'exploiter les matériaux rapportés du Chaco. Il bénéficie pour ce faire de subventions de la Caisse nationale des Sciences<sup>107</sup> en 1933 et 1934. Depuis 1930, Jehan Vellard se sent très mal au Brésil, et cherche à en partir<sup>108</sup>. Il dit ne pas supporter le tournant nationaliste, qui lui interdit de trouver un poste permanent dans une institution scientifique brésilienne, ni l'instabilité politique chronique. Il presse donc Paul Rivet de lui trouver des missions.

En juin 1935, Jehan Vellard trouve un poste au Pernambouc, invité par Paulo Carneiro à l'institut de recherches agronomiques<sup>109</sup> de Recife. Malgré les troubles politiques, qui ont forcé Paulo Carneiro à démissionner dès décembre 1935, il y restera jusqu'à la fin de 1937. Pendant son contrat à Recife, il a pu effectuer sa troisième mission du 3/2/36 au 22/7/36 au Venezuela, pour étudier "l'ethnographie, l'archéologie, l'anthropologie et la linguistique des populations de la cordillère de Merida"<sup>110</sup>. Il presse Rivet de le renvoyer au Chaco, mais il y a la guerre, ou au Venezuela, ou encore en Bolivie, où il réussit à passer quelques mois au début de 1938. Quand Claude Levi-Strauss commence à organiser début 1937 une mission pour aller explorer le Matto Grosso, Paul Rivet demande à Jehan Vellard d'y participer. Très réticent<sup>111</sup>, ce dernier finit par accepter. La mission se forme en mai 1938 à Cuyaba dans le Matto Grosso, et se termine en décembre de la même année. Elle est supervisée par Paul Rivet et la Caisse nationale des Sciences. Claude Levi-Strauss, Dinah Levi-Strauss et Luis de Castro Faria y participent avec Vellard, plus spécifiquement chargé de la partie "anthropologie physique", de la médecine, des sciences naturelles et de la biologie (en liaison avec Caullery)<sup>112</sup>.

Vellard retourne à Rio en 1939, et travaille dans le laboratoire de Miguel Ozorio. Ses différents travaux sur le curare dans les années 1930 font l'objet d'un livre<sup>113</sup>. En 1940, il réussit enfin à quitter le Brésil pour occuper divers postes en Bolivie, en Argentine et au Pérou. Il revient quelques mois en 1944 à Rio, et s'installe finalement au Pérou, où il fonde et dirige le Centre français d'Études andines. De nouveau en Bolivie, il fonde l'Institut franco-bolivien de Biologie des Hauteurs dans les

---

<sup>106</sup> Jehan Vellard, rapport de la mission au Paraguay, carton 451 du Service des Oeuvres aux Archives diplomatiques. Publiée aussi dans le Journal de la Société des Américanistes de Paris, Tome XXV, 1933, p.293. Jehan Vellard (1936), op.cit. est le livre tiré de cette mission.

<sup>107</sup> Caullery est à la Caisse des Sciences. La demande de Vellard est patronnée par Rivet. Cf. lettres de Vellard à Rivet du 21/04/1933 et du 16/03/1934.

<sup>108</sup> Voir notamment ses lettres à Rivet 11/12/1930, 06/02/1931, 27/01/1933 ("je n'ai même plus de laboratoire pour travailler, même à titre bénévole"), 10/02/1933 ("ici la situation est pire que jamais. Le mouvement nationaliste et xénophobe est très violent"), 10/03/1933 ("j'ai une grande hâte de quitter ce pays"), etc. Voir aussi le 12/11/1933 : "La tension des relations commerciales franco-brésiliennes a encore aggravé la situation personnelle des Français ici. Miguel Ozorio a été nommé directeur d'un futur institut biologique. Il m'a invité à en faire partie. Devant l'opposition du Gouvernement, il n'a pu réussir dans ce projet. Comme compensation, il m'a fait élire membre correspondant de l'Académie Brésilienne des Sciences. Ce n'est pas du tout la même chose !"

<sup>109</sup> Voir plus loin à propos de Paulo Carneiro. Voir lettres de Vellard à Rivet des 08/07/1935, 28/11/1935, 24/11/1937.

<sup>110</sup> Jehan Vellard, rapport de mission au Venezuela, Archives diplomatiques, Service des Oeuvres, carton 455. Voir aussi le Journal de la Société des Américanistes de Paris, Tome XXVII, 1936, p.411.

<sup>111</sup> Par méfiance envers les autorités brésiliennes dont il doute de la collaboration sincère, et en raison de sa volonté de quitter le Brésil. Voir les lettres de Vellard 04/03/1937, 24/05/1937 et 18/09/1937.

<sup>112</sup> Jehan Vellard, rapport de mission au Matto Grosso, Archives diplomatiques, Service des Oeuvres, carton 440. Claude Levi-Strauss, Tristes tropiques, Paris, Plon, collection "Terre humaine", 1988.

<sup>113</sup> Jehan Vellard, Histoire du curare, Paris, 1965, Gallimard, collection "Espèce humaine".

années 1960, avant de finir sa carrière<sup>114</sup> comme professeur à l'Université de Buenos Aires.

Paulo Duarte (1899-1984) est pareillement capté dans les réseaux de Paul Rivet, dont il fait la connaissance lors de son premier exil en France en 1932, après l'échec de la révolution constitutionnaliste de Sao Paulo. Avocat, spécialisé en anthropologie criminelle, il évolue vers la préhistoire et l'anthropologie générale avec Paul Rivet. Il retourne en 1934 au Brésil, et participe à la création de la Faculté de philosophie, de sciences et de lettres à l'Université de Sao Paulo (FFCL-USP)<sup>115</sup>. Laissant augurer des conflits qui surgiront en 1945/46, il ne semble pas vraiment s'intégrer aux réseaux traditionnels de Georges Dumas et du Groupement qui avaient organisé les missions universitaires de 1934 et 1935. Paulo Duarte revendique notamment<sup>116</sup> la paternité du recrutement de Claude Levi-Strauss en 1935 à l'USP, dont Georges Dumas n'aurait pas voulu en raison de son appartenance affichée au Parti Socialiste. Selon Claude Levi-Strauss lui-même<sup>117</sup>, il a eu trois heures pour se décider après un coup de téléphone de Célestin Bouglé, qui lui avait vanté la possibilité d'étudier les Indiens dans la banlieue de Sao Paulo.

Paulo Duarte est expulsé de nouveau du Brésil après le coup d'état de Vargas de la fin 1937. Rivet l'invite au Musée de l'Homme<sup>118</sup>. Il y reste jusqu'en octobre 1940, quand il doit partir pour les USA. Il revient en Europe, à Lisbonne, en juillet 1943, puis à Paris, après la Libération. Il crée l'Institut français des hautes Études brésiliennes avec Rivet, et rentre au Brésil en octobre 1945. Davantage d'un travail scientifique direct, Paulo Duarte contribuera à l'animation de l'Université de Sao Paulo et, comme journaliste et écrivain, éditera de 1950 à 1962 la revue politico-culturelle Ahembi. En 1950, Paul Rivet publiera son testament politique dans O Estado de Sao Paulo, dont Paulo Duarte a repris la direction à son retour d'exil<sup>119</sup>. Il sera de nouveau expulsé de l'Université pour le régime militaire en 1969.

La physiologie et l'ethnologie offrent donc des configurations différentes au regard des relations scientifiques officielles entre le Brésil et la France : dans le premier cas, les relations professionnelles ont leur origine dans les relations officielles, et y sont restées adossées. Dans le deuxième - et sans doute le cas des Pasteuriens est semblable -, les relations professionnelles ont été largement autonomes, tout en s'appuyant en partie sur les organismes officiels. Dans les deux cas cependant, les réseaux professionnels ne peuvent se comprendre ni indépendamment des relations officielles, ni sans les réseaux politiques évoqués plus loin.

---

<sup>114</sup> J'ai pu rencontrer Jehan Vellard lors d'un séjour à Paris en janvier 1989. À la retraite, il habitait toujours Buenos Aires.

<sup>115</sup> Voir Patrick Petitjean "Autour de la mission française pour la création de l'Université de Sao Paulo (1934)", in P. Petitjean, C. Jami et A.M. Moulin (coord) Science and Empires - Historical studies, Boston Studies in the Philosophy of Science n°136, Kluwer Academic Publishers, Dordrecht, 1992, pp. 339-362.

<sup>116</sup> Rivet aurait imposé le choix de Levi-Strauss à Dumas : Cf. Paulo Duarte, témoignage recueilli par Simon Schwartzmann, archives du CPDOC/FGV à Rio, EHC54 p.88.

<sup>117</sup> Levi-Strauss (1988), op.cit., p.. Bouglé, alors directeur de l'École Normale Supérieure, faisait partie des mêmes réseaux que Rivet, notamment le CVIA (voir plus loin).

<sup>118</sup> EHC54, p.9

<sup>119</sup> Sur ses relations avec Miguel Ozorio, Paulo Duarte indique qu'elles étaient excellentes, malgré la séparation forte entre les communautés scientifiques de Rio de Janeiro et de Sao Paulo. Pendant son exil, il prétend que Miguel Ozorio venait le visiter chaque fois qu'il venait en vacances à Paris (EHC54, p.123). Il met aussi Olympio da Fonseca, qui a travaillé avec les réseaux du Groupement, parmi les amis de Paul Rivet (EHC54, p.131).

## **La coopération intellectuelle entre deux guerres, l'Unesco après 1945, l'organisation des relations scientifiques internationales multilatérales.**

Le dernier tiers du XIXe siècle avait vu le développement des premières unions scientifiques internationales, et la multiplication des congrès scientifiques internationaux. Cela fait partie de la formation de communautés scientifiques internationales, et aide à la participation de savants non-européens. Cependant, chaque État se préoccupait avant tout de son rayonnement scientifique, indicateur de son "génie national" et source de prestige culturel et d'influence politique. Le nationalisme et la rivalité entre les puissances européennes ne favorisaient donc pas les institutions scientifiques multilatérales autres que sur une base très professionnelle. La coopération scientifique internationale restait à inventer.

Un premier changement intervient lors de la guerre de 1914/18, qui provoque la rupture des unions scientifiques internationales<sup>120</sup>, et la formation de plusieurs blocs d'académies ou d'unions. L'Académie des Sciences du Brésil avait rejoint le bloc des académies alliées. Devant la persistance du boycott anti-allemand dans ces unions, la Société des Nations constitue en août 1922 une "Commission Internationale de Coopération Intellectuelle" (CICI) avec des savants et des écrivains choisis pour leurs mérites personnels, mais néanmoins représentatifs d'une culture ou d'un pays. C'est un moyen de contourner l'absence de certains pays de la SDN, et d'en finir avec le boycott : Albert Einstein par exemple est coopté dans cette commission. La CICI siège à Genève.

La CICI est confrontée à deux enjeux, qui seront aussi parmi ceux de l'Unesco. Quelle est la fonction sociale de la science dans chaque civilisation, et son rôle dans les relations entre les pays ? Le modèle européen est-il le seul à prendre en considération, et le but ultime à se fixer ? Le cadre de cet article ne permet qu'un survol rapide de la manière dont la CICI et l'Unesco ont abordé ces enjeux, et une telle étude reste à faire. Nous nous sommes donc contenté de rappeler les bases de l'organisation de la coopération intellectuelle du temps de la SDN, et de présenter un des premiers projets significatifs de l'Unesco, celui de publier une Histoire scientifique et culturelle de l'Humanité.

La CICI conserve une approche très abstraite des relations scientifiques et culturelles internationales : c'est la "société des esprits", chère à Paul Valéry, capable par elle-même, par son rayonnement, de faire avancer la paix entre les peuples. La science ou l'éducation n'y ont pas de place particulière. La CICI comptait 8 scientifiques à sa création, mais n'en avait plus que 2 en 1939. Ces organismes sont particulièrement élitistes, et, surtout, complètement européocentrés. L'universalité de la culture est proclamée, mais seule la culture européenne est considérée : nous sommes encore en pleine époque du colonialisme. Le délégué indien contestera fortement cette conception.

Un Brésilien<sup>121</sup>, Aloysio de Castro, a été choisi parmi les 15 membres de la CICI en 1922. Son mandat vient à échéance en 1930, et la candidature de Miguel Ozorio est proposée, avec le soutien de la délégation française, pour le remplacer. C'est un échec, il n'y a plus de Brésiliens à la CICI. Miguel Ozorio est de nouveau candidat en 1932 et 1934, subissant deux nouveaux échecs. Ce n'est qu'en mai 1939 qu'il réussit à être élu dans le coeur de l'élite intellectuelle internationale. Ses voyages en Europe de 1939 et 1940 sont motivés par les réunions de la CICI à Genève.

En principe, la CICI est complétée par des "Commissions Nationales de Coopération Intellectuelle". La Commission Brésilienne (CBCI) a beaucoup de mal à se constituer. Formellement, elle est créée en 1926 avec 10 personnes, sans la participation de Miguel Ozorio, mais semble disparaître avant 1929. Une tentative de relance a lieu au

---

<sup>120</sup> Brigitte Schroeder-Gudehus, Les Scientifiques et la paix, Presses Universitaires de Montréal, 1975.

<sup>121</sup> Les éléments concernant le Brésil proviennent d'un premier travail dans les archives de l'Itamaraty.

début de 1933, Roquette Pinto en prenant la présidence à la place d'Aloysio de Castro. Elle fait long feu. Pour préparer une conférence mondiale des commissions nationales, programmée pour 1937, Miguel Ozorio est nommé président de la CBCI fin 1935. La CBCI semble, selon les journaux de l'époque, se réunir régulièrement en 1936 et 1937. Elle adopte de nouveaux statuts, élargit le nombre de ses membres, organise des réceptions de scientifiques et d'intellectuels étrangers en visite à Rio.

Pour appuyer la CICI, mais aussi pour faire ressortir davantage encore son influence dans les relations intellectuelles, le Gouvernement français prend l'initiative de constituer, à Paris, en 1925, un Institut International de Coopération Intellectuelle (IICI). Il sera le "bras armé" de la CICI, en menant un programme de rencontres et de publications. C'est au titre de l'IICI que Miguel Ozorio voyage à Paris en 1935 et 1937, juillet 1937 étant le "mois de la coopération intellectuelle", avec la rencontre de toutes les commissions nationales. Henri Bonnet est le directeur de l'IICI : c'est un proche d'Henri Laugier, et c'est donc par son intermédiaire que se boucle cette nouvelle sociabilité franco-brésilienne. Malgré ses responsabilités pour les relations internationales, au niveau du Ministère, Henri Laugier ne semble pas avoir participé directement aux rencontres et activités de l'IICI, au contraire de Paul Langevin<sup>122</sup>. Miguel Ozorio participe aux débats lancés par l'IICI parmi les intellectuels. Ces débats se déroulent selon un schéma bien établi : sur un thème donné, un ou deux "grands intellectuels" écrivent à leurs collègues, et les réponses font l'objet de livres. Par exemple, sur le thème "Pour une société des esprits", Paul Valéry et Henri Focillon ouvrent le débat. Miguel Ozorio est un des premiers dont la réponse est publiée<sup>123</sup>. Un autre débat sur "Orient / Occident" est lancé par deux lettres de Gilbert Murray et Rabindranath Tagore et publié par l'IICI en 1935. C'est le même principe qui régissait le débat lancé par une "lettre aux intellectuels neutres" de Miguel Ozorio en 1939 sur le nazisme et les menaces de guerre; mais c'était trop tard, et l'occupation de Paris par les Allemands a provoqué la destruction des manuscrits des réponses<sup>124</sup>.

Avec la guerre, la SDN et sa CICI disparaissent. l'IICI lui-même ne survit pas à l'occupation de la France par l'Allemagne en 1940, malgré les tentatives de la France libre de le faire vivre en exil. Une réunion en ce sens est organisée à Cuba en 1941 : Miguel Ozorio y participe<sup>125</sup>. Quand, à partir de 1943, les Alliés se préoccupent de préparer la reprise des relations culturelles et de donner une place à l'éducation dans un monde ayant retrouvé la paix, la France propose une poursuite de l'IICI avec un élargissement de ses missions, en opposition avec les Anglo-Saxons.

C'est sur d'autres bases que l'Unesco est fondée en 1945. Il y a un triple mouvement : de l'influence française dominante, vers un partage du pouvoir avec les Anglo-Saxons - des intellectuels désincarnés vers les savants et les éducateurs - de l'eurocentrisme vers le mondialisme. Une synthèse est faite entre les propositions françaises et anglo-saxonnes lors de la conférence fondatrice de novembre 1945 à Londres. D'un côté l'IICI est abandonné et l'Unesco ne se limitera pas à la culture; de l'autre, le siège de l'Unesco sera à Paris, et un rôle important sera laissé aux personnalités et aux organismes non-gouvernementaux à côté des représentants des États. C'est un

---

<sup>122</sup> Cf. Patrick Petitjean (1998), op.cit., pp.189-192.

<sup>123</sup> IICI, Pour une Société des esprits. Correspondance I, Paris, 1933. La réponse de Miguel Ozorio : pp.35-53. Henri Bonnet, Henri Focillon et Paul Valéry font partie du Cercle de la rue de Tournon (voir plus loin).

<sup>124</sup> Voir au début de cet article.

<sup>125</sup> Miguel Ozorio a séjourné 2 mois à New York après cette conférence à Cuba (archives Paul Rivet, lettre de Paulo Duarte à Paul Rivet, 16/01/42, Ms 1/2249)



groupe de scientifiques anglais, avec Joseph Needham<sup>126</sup> à leur tête, qui a mené, et gagné, le combat pour mettre le "s" de science dans Unesco. Léon Blum, Henri Laugier et Lucien Febvre<sup>127</sup> dirigeaient la délégation française à la conférence de Londres. Julian Huxley<sup>128</sup> sera le premier Directeur général de l'Unesco. Miguel Ozorio est le premier représentant du Brésil à l'Unesco.

Premier Directeur de la division des sciences<sup>129</sup> en 1946, Joseph Needham lui donne une orientation tournée vers le Tiers-Monde : il ne s'agit pas pour lui d'organiser des échanges entre pays européens, qui n'ont pas besoin d'aide pour ce faire, mais de promouvoir la diffusion des sciences hors d'Europe. Les scientifiques travaillant dans la division des sciences proviennent en majorité<sup>130</sup> des pays du Tiers-Monde. Et la première initiative d'un laboratoire international concerne l'Amazonie. La proposition est venue de la délégation brésilienne à l'Unesco : créer un institut international de recherches, consacré à la forêt équatoriale d'Amazonie. C'est une demande de même nature que celle de Miguel Ozorio en 1937. L'Unesco réalise ainsi une double première : constituer un laboratoire international sur la base d'une convention diplomatique (10 États l'avaient signée en 1948), et le créer dans un pays du Sud.

Paulo Estevam de Barredo Carneiro<sup>131</sup> fut un des principaux protagonistes de l'Institut international de l'Amazonie hyléenne<sup>132</sup>. C'est à ce titre qu'il arrive maintenant au premier plan de nos réseaux. Jusqu'alors, il n'en avait pas été totalement absent, mais sans s'y intégrer véritablement. Il a une formation d'ingénieur chimiste à l'École polytechnique de Rio, sortant au premier rang en 1924. En 1927, avec une bourse, il part faire une thèse à Paris, et travaille pendant deux ans à la Sorbonne avec Gabriel Bertrand, sur la caféine contenue dans du guarana qu'il a fait spécialement venir du Brésil. De retour au Brésil, il travaille sur le curare, et son chemin croise ceux de Miguel Ozorio, mais aussi de Jehan Vellard<sup>133</sup>. Nommé secrétaire d'État à l'agriculture au Pernambouc en juin 1935, il fonde un institut de recherches agronomiques, inauguré le 07/07/1935, où il fait venir Jehan Vellard avec d'autres chercheurs. Il attribue une double

---

<sup>126</sup> Patrick Petitjean (1998), op.cit., pp.201-207. Needham a été soutenu par Louis Rapkine et Frédéric Joliot-Curie. Henri Laugier défendait les positions officielles françaises de relance de l'IICI.

<sup>127</sup> Léon Blum, socialiste, était le Premier Ministre du Front Populaire. Lucien Febvre, historien, fondateur de l'École des Annales, avait peu été impliqué dans les relations avec l'Amérique latine, à part un voyage en Argentine pour le Groupement. Par contre, il est proche des réseaux de Rivet et Laugier : socialisant, mais moins impliqué dans l'engagement politique, il participe au CVIA; il les retrouve dans le projet de L'Encyclopédie française dans les années précédant la guerre, ainsi qu'au Centre International de Synthèse. Lucien Febvre s'implique beaucoup dans l'Unesco, au contraire par exemple de Joliot-Curie qui garde ses distances vis-à-vis d'un organisme qu'il juge trop intergouvernemental, et qui préfère s'impliquer dans la création de la Fédération Mondiale des Travailleurs Scientifiques.

<sup>128</sup> Au contraire de Joseph Needham ou de Lucien Febvre, Julian Huxley a une conception très scientifique et élitiste du développement des civilisations. La science doit permettre aux "peuples arriérés" de rejoindre la civilisation, telle reste son idéologie.

<sup>129</sup> Pierre Auger, physicien français proche de nos réseaux, lui succède en 1948.

<sup>130</sup> 5 Chinois, 4 Indiens, 3 Français, 3 Britanniques, 2 Argentins, 2 Brésiliens, 2 Belges, 2 Nord-Américains et 12 autres nationalités. Cf. Joseph Needham, Science and International Relations, Blackwell Scientific Publications, Oxford, 1949 (version révisée de la 50ème Conférence Boyle du 01/06/1948), p.24

<sup>131</sup> La plupart des informations sur l'itinéraire de Paulo Carneiro sont reprises de l'entrevue qu'il a accordée le 07/08/1979 au Museu de Imagem e do Som (Rio de Janeiro), et conservée aux archives orales du MIS. Son positivisme très ostentatoire le tient un peu en marge des réseaux étudiés.

<sup>132</sup> "Sans la vision et l'obstination du biochimiste brésilien, le Dr. Paulo de Berredo Carneiro, l'Institut international de l'Amazonie hyléenne n'existerait pas aujourd'hui", écrit Joseph Needham (1949), op.cit., p.28

<sup>133</sup> Jehan Vellard y restera : voir sa lettre à Rivet du 24/11/1937 (archives Rivet)

mission, sociale et scientifique<sup>134</sup>, à son institut. La tentative de coup d'état du PC brésilien fin 1935 déstabilise l'Institut, et entraîne son retour d'abord à Rio, où il reprend ses recherches sur le curare, puis en exil pour éviter une arrestation.

Il peut emmener tout son matériel à Paris, où Gabriel Bertrand le reprend dans son laboratoire de l'Institut Pasteur. Il travaille sur les aspects chimiques du curare, en collaboration avec Mario Vianna Dias qui en étudie les aspects physiologiques. Leurs travaux contredisent ceux de Claude Bernard, et ils entrent en conflit avec les grands patrons de la physiologie française, notamment Louis Lapicque. En 1937, il a été financé en tant que délégué brésilien de l'Institut de haute culture. En 1938, le Service des Oeuvres<sup>135</sup> obtient d'Henri Laugier, au Ministère de l'Instruction publique, que la caisse des recherches lui donne une bourse. Il reste à travailler à l'Institut Pasteur avec Gabriel Bertrand au début de l'occupation allemande. Lors de l'entrée en guerre du Brésil contre l'Allemagne, il sera déporté avec l'Ambassadeur du Brésil. Il rentre au Brésil le 3 mai 1944. Il revient en Europe fin 1944, espérant concilier un travail à l'Institut Pasteur avec la participation à la fondation de l'Unesco, mais est en fait obligé d'abandonner sa carrière scientifique.

Paulo Carneiro a pu bénéficier du réseau des échanges scientifiques franco-brésiliens pour un appui financier alors qu'il se trouvait déjà en France en 1937. Il a pu être partie prenante d'un des réseaux professionnels qui prolongeaient l'action du Groupement : celui de l'Institut Pasteur, que nous avons laissé à l'écart de cette étude. Il a également contribué à des émissions de radio contre l'Allemagne nazie lors des premiers mois de la seconde guerre mondiale. Mais les sociabilités qu'il développe concernent d'autres réseaux intellectuels français<sup>136</sup>, davantage concernés par le positivisme.

Pour lutter contre l'eurocentrisme, Lucien Febvre avait proposé dès la Conférence de Londres le lancement d'une vaste enquête sur les civilisations, pour comprendre comment une culture universelle peut se construire à partir des apports des différentes civilisations et des échanges entre elles. Cette proposition est faite de nouveau à la première Conférence générale de l'Unesco en novembre 1946, et définitivement adoptée à la seconde, à Mexico en décembre 1947. Elle prend alors la forme d'un vaste projet encyclopédique l'Histoire scientifique et culturelle de l'humanité (HSCH). Pendant 4 ans<sup>137</sup>, des dizaines de réunions, de textes, de lettres, vont débattre de la place de la science dans les différentes civilisations, des relations sciences / culture, du progrès et de la paix, et faire le procès de l'eurocentrisme. Julian Huxley, Joseph Needham, Paul Rivet et Lucien Febvre sont parmi les principaux protagonistes de ces débats, auxquels participent également les deux unions<sup>138</sup> scientifiques professionnelles. Certains participants (Nord-Américains par exemple) trouvent le projet trop "politique", car son but explicite est "d'influencer les mentalités pour éradiquer le virus de la guerre"<sup>139</sup>; le projet refuse de considérer que la civilisation occidentale est le modèle à suivre partout. D'autres voudraient y relativiser la place de la science, au profit des

---

<sup>134</sup> Tout en se revendiquant d'un réformisme social, il prend de fortes distances avec le communisme, accusé par son extrémisme de contribuer à disqualifier tout progrès social.

<sup>135</sup> Service des Oeuvres, Archives diplomatiques, carton 440.

<sup>136</sup> Carlos Chagas Filho, très impliqué dans les réseaux scientifiques franco-brésiliens, tant au niveau institutionnel que professionnel, a aussi d'autres sociabilités que celles étudiées ici, à travers le réseau de l'Académie Pontificale des Sciences.

<sup>137</sup> Pour plus de détails sur l'histoire du projet HSCH, voir Patrick Petitjean (1998), op.cit., pp.210-221.

<sup>138</sup> ICSU pour les sciences exactes, et ICPHS pour la philosophie et les sciences humaines.

<sup>139</sup> Lucien Febvre, "report to ICPHS, May 1949", in Cahiers d'Histoire mondiale, vol. I, 1953-54, pp.954-961.

religions et de la culture. Inversement Julian Huxley voit dans l'histoire de la civilisation le prolongement humain et social de l'évolution biologique. Ces désaccords se doublent d'une opposition entre Français et Anglo-Saxons : Pierre Auger aimerait bien marginaliser Joseph Needham, et l'administration de l'Unesco trouve que Lucien Febvre et Paul Rivet récupèrent le projet à leur profit exclusif. Dans ce contexte, il est fait une première fois appel mi-1949 à Miguel Ozorio pour faire la synthèse des positions antagoniques. Le rapport<sup>140</sup> qu'il produit déplaît à tout le monde. Lucien Febvre y voit le projet d'une accumulation de faits scientifiques juxtaposés, sans démarche d'historien. Julian Huxley le trouve encore trop politique, et s'écartant d'un strict déterminisme scientifique; Miguel Ozorio semble en effet prendre pour mesure du développement culturel et scientifique la "conscience" que chaque civilisation a du progrès scientifique et de la solidarité avec les autres. L'administration de l'Unesco n'y trouve aucune cohérence avec ses propres objectifs. Comme souvent dans les organismes internationaux, le rapport de Miguel Ozorio est discrètement "oublié" davantage que publiquement rejeté<sup>141</sup>, et une nouvelle commission est réunie, avec toujours Paul Rivet, Lucien Febvre et Joseph Needham.

Le nouveau groupe d'experts ne fait que confirmer fin 1949 l'orientation générale et le plan de l'ouvrage tels que proposés par Lucien Febvre dès 1948. C'est, dans le contexte de la guerre froide naissante, encore plus inacceptable pour les courants conservateurs, et notamment les Nord-Américains. La Ve Conférence générale de l'Unesco (mars 1950 à Florence) adopte définitivement le projet de publication d'une Histoire scientifique et culturelle de l'Humanité. Mais la direction de l'Unesco en confie en décembre 1950 la réalisation à un groupe où dominant Julian Huxley et Ralph Turner<sup>142</sup>, et d'où tous les précédents experts sont exclus. Joseph Needham, Paul Rivet et Lucien Febvre<sup>143</sup> ne sont pas assez scientifiques; ils sont trop politiques, trop "à gauche", et surtout trop opposés à l'eurocentrisme. Julian Huxley a gagné. C'est dans ce nouveau groupe que Paulo Carneiro entre en scène. Alors délégué permanent du Brésil à l'Unesco, et Président de la Maison Auguste Comte à Paris, il est élu à ce double titre Président de la commission éditoriale. C'est une personnalité acceptable à la fois par les Anglo-Saxons et les Français. Il dirigera cette commission pendant de nombreuses années et fera un rapport annuel aux conférences de l'Unesco<sup>144</sup>. Le premier volume de l'Histoire du développement culturel et scientifique de l'Humanité est publié au milieu des années 1960. Mais c'est une histoire très loin des ambitions historiennes et politiques initiales.

Grâce à la personnalité de Joseph Needham à la tête de la division des sciences, à un projet mobilisateur comme celui de l'Histoire scientifique et culturelle de l'Humanité, les premières années de l'Unesco ont représenté un véritable "melting pot" de scientifiques venant de toutes les cultures. Elles ont fait reculer l'eurocentrisme, et promu un humanisme scientifique et non scientifique. Cette atmosphère créative n'a pas réellement survécu à la perte de l'autonomie de l'Unesco vis-à-vis des gouvernements au cours des

---

<sup>140</sup> Miguel Ozorio de Almeida, "Rapport sur l'Histoire scientifique et culturelle de l'Humanité", in Cahiers d'Histoire mondiale, vol. I, 1953-54, pp.962-986. Ce rapport est daté du 23/08/1949. Le nom de Miguel Ozorio avait été proposé par Pierre Auger.

<sup>141</sup> Voir lettres et critiques aux archives de l'Unesco, SCHM8, 2.31(2)

<sup>142</sup> Historien Nord-Américain.

<sup>143</sup> En plus Patrick Petitjean (1998), voir, aux archives de Paul Rivet, la lettre conjointe de protestation que Lucien Febvre propose à Paul Rivet pour envoyer au Directeur général de l'Unesco : Ms 1/2660 du 19/01/1951

<sup>144</sup> Régulièrement publiés dans les Cahiers d'Histoire mondiale.

années 1950, mais compte encore beaucoup dans son image ou dans la nostalgie des scientifiques qui ont participé à cette aventure.

### **L'Union rationaliste. Le cercle Fénelon / Tournon et la gauche socialiste.**

Les proximités idéologiques jouent toujours un rôle important dans la formation de réseaux. Ainsi, la référence au positivisme a pesé, du moins dans les premiers temps, dans le recrutement des professeurs du Groupement pour le Brésil. Le positivisme est ce qui conduit Georges Dumas lui-même au Brésil; ensuite, il n'y a plus qu'à tirer le lien des élèves, proches collègues, amis directs ou indirects de Georges Dumas. Ces fils, très personnels, ne recoupent pas entièrement des références politiques précises, d'autant moins que le positivisme militant était pratiquement absent des universités françaises dans les années 1920 : le positivisme était une référence très floue bien qu'omniprésente. Différentes instances plus formelles structurent idéologiquement nos réseaux à partir des années 1930.

L'Union rationaliste<sup>145</sup> est un mouvement fondé le 10/03/1930 par Henri Roger (physiologiste qui avait succédé à Charles Richet en 1925 dans la chaire de physiologie), Paul Langevin et Albert Bayet, avec le patronage d'Albert Einstein. Louis Lapicque, Paul Rivet, Jean Perrin et beaucoup d'autres y participent. L'influence franc-maçonne y est notable. L'objectif du mouvement est de "défendre et répandre dans le grand public l'esprit et les méthodes de la science" et lutter ainsi contre l'ignorance. L'Union rationaliste est à l'origine en 1933 de la relance des relations scientifiques franco-mexicaines, avec un voyage d'Henri Laugier au Mexique. Après-guerre, son fort scientisme fournit un cadre commun pour des réseaux que la guerre froide sépare.

Créé en mars 1934 autour d'un "appel aux travailleurs", le Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes" (CVIA) se donne Paul Rivet comme Président, avec Paul Langevin et le philosophe Alain comme vice-présidents. Les trois tendances de la gauche française de l'époque sont ainsi représentées : Parti Socialiste, Parti Communiste et Parti Radical. Il s'agit d'un engagement plus directement politique que l'Union rationaliste. L'immense succès du CVIA parmi les intellectuels, et plus largement les enseignants, en fait un "Front populaire" avant la lettre. C'est ainsi que Paul Rivet est élu conseiller municipal de Paris<sup>146</sup>, comme candidat unique de la gauche, en mai 1935. Le CVIA sert de référence pour l'engagement politique des intellectuels dans de nombreux pays, même en Angleterre<sup>147</sup>. On ne peut oublier de mentionner que la lutte antifasciste s'étend au soutien envers les savants (juifs notamment) fuyant l'Europe centrale, puis la France<sup>148</sup>.

Mais la participation de Miguel Ozorio et de Paulo Duarte aux réseaux politiques en France se fait principalement par l'intermédiaire d'un cercle plus informel, donc plus restreint, mais qui regroupe une élite de scientifiques et d'hommes politiques. C'est là que se joue la connexion entre les différents niveaux de sociabilité. Il s'agit du "Cercle de la

---

<sup>145</sup> Voir Michel Trebitsch (1995), *op.cit.*, pp.41-42, et également Patrick Petitjean (1998), *op.cit.*, pp.195-196 pour les relations de l'Union rationaliste avec John Desmond Bernal et les savants progressistes anglais. Selon Michel Trebitsch, l'Union rationaliste est typique des sociabilités d'Henri Laugier : scientisme et politique non-partisane.

<sup>146</sup> Cette élection suscite l'intérêt de Jehan Vellard, qui félicite Paul Rivet pour son élection et lui demande des renseignements sur le CVIA (lettre du 08/07/35 à Paul Rivet, archives Paul Rivet). Jehan Vellard apparaît pourtant très loin des réseaux politiques de Paul Rivet.

<sup>147</sup> Patrick Petitjean (1998), *op.cit.*, pp.192-195.

<sup>148</sup> Louis Rapkine jouera un rôle déterminant dès le milieu des années 1930 pour cette aide à l'émigration. Henri Laugier le secondera en 1940/1941. René Wurmser en bénéficiera pour quitter la France occupée et aller travailler dans le laboratoire de Carlos Chagas Filho à Rio de Janeiro.

rue de Tournon," nom sous lequel il apparaît dans les souvenirs de Miguel Ozorio au tout début de cet article. Il est aussi connu sous le nom de "Cercle Fénelon"<sup>149</sup>, "un petit club fermé qui comprenait un peu plus de 20 membres, fondé par Madame Caroline Vacher, professeur de mathématiques au Lycée Fénelon, très liée à Rivet et à tout notre groupe"<sup>150</sup>. On trouvait dans ce club, outre Paul Rivet, Caroline Vacher, Henri Laugier, Miguel Ozorio et Paulo Duarte : Paul Langevin, Jean Perrin, Francis Perrin, Henri Piéron, Pierre Janet, Jacques Hadamard, Louis Rapkine, Marcel Mauss, Maurice Lechard, Henri Focillon, Paul Valéry - des hommes politiques : Léon Blum et sa femme, Paul Weill, André Blumel, Suzanne Blum - des fonctionnaires internationaux : André Ganem, Henri Bonnet (le Directeur de l'ICI), Paul Comert<sup>151</sup>. En tout, une petite trentaine d'habitues forment ce Cercle de la fin des années 1930.

Si de hautes personnalités du Parti Socialiste figurent parmi les habitués du Cercle, les aspects conviviaux et informels semblent l'emporter sur la dimension politique. En ce sens il semble moins tourné que son homologue londonien, *Tots and Quots*<sup>152</sup>, vers des objectifs politiques directs. Tous, et de loin, ne sont pas adhérents du Parti Socialiste. Mais le socialisme réformiste reste la référence principale des réseaux<sup>153</sup>.

Ces réseaux sont assez distincts, voire concurrents, de ceux plus proches des Partis Communistes, notamment après la deuxième guerre mondiale. Si les deux tendances travaillent ensemble à l'origine du CVIA en 1934, leurs chemins se séparent lors du départ des intellectuels communistes<sup>154</sup> de la direction du CVIA en juin 1936, puis ultérieurement du CVIA : ils reprochaient au CVIA d'être trop pacifiste et pas assez anti-hitlérien. Cela n'empêcha pas d'ailleurs Paul Rivet de signer un appel en 1937 pour la libération des prisonniers politiques au Brésil, dont Luis Prestes, et être donc suspecté de communisme par les autorités brésiliennes. Paul Rivet fut ainsi exclu de l'Académie Brésilienne des Sciences, dont il était membre correspondant depuis 1928, à l'unanimité des membres présents. Absent, Miguel Ozorio s'opposa ensuite à cette exclusion en avançant le principe de non-interférence entre science et politique. Il finit par obtenir gain de cause et l'exclusion fut rapportée<sup>155</sup>. L'ensemble des missions universitaires de la

---

<sup>149</sup> Duarte à Rivet, 28/06/41 : "De quelque façon, je veux dire que pour nous - Juanita et moi - continuons les mêmes amis, et que pour nous, le Cercle Fénelon et le Musée de l'Homme sont des souvenirs inoubliables" (Archives Paul Rivet, Ms 1/2245). Duarte donne dans cette lettre à Rivet des nouvelles d'Henri Laugier et d'Henri Bonnet, comme il le fera très souvent dans sa correspondance du temps de la guerre. Dans sa nécrologie de Paul Rivet, dans *O Estado de Sao Paulo*, Paulo Duarte mentionne aussi le "Cercle Fénelon".

<sup>150</sup> La citation est de Paulo Duarte, "Henri Laugier, un mage moderne", in *O Estado de Sao Paulo*, p.2, 1973 ou 1974 (Traduction aux archives d'Henri Laugier, n°58). Cité par Michel Trebitsch (1995), *op.cit.*, p.39.

<sup>151</sup> Noms cités par Michel Trebitsch (1995), *op.cit.*, p.39.

<sup>152</sup> Patrick Petitjean (1998), *op.cit.*, pp.198-199. *Tots and Quots* se voulait lieu de réflexion sur la situation politique internationale et sur les moyens d'enrôler la science dans la préparation de la guerre contre le fascisme. Paul Langevin, Pierre Auger, Louis Rapkine et Henri Laugier ont participé à des réunions de ce club.

<sup>153</sup> Paulo Duarte se dit ami de Léon Blum, de Lapicque (EHC54). La lutte passe avant l'étude, écrit-il à Paul Rivet le 13/06/44 (archives Rivet). De retour au Brésil, il participe à la tentative de fondation d'un Parti Socialiste (lettre à Paul Rivet, 29/01/1946, Ms 1/2253ter, archives Rivet). Roger Bastide également, quand il veut contacter Paul Rivet en 1938, lui signale qu'il a aussi été adhérent du Parti Socialiste, comme Claude Levi-Strauss (qui lui a parlé de Paul Rivet) (Archives Paul Rivet, Ms 1/373A, 23/12/38).

<sup>154</sup> Notamment Paul Langevin, René Wurmser et Henri Wallon. Paul Rivet et les pacifistes antifascistes quitteront aussi le CVIA après Munich en 1938, laissant seuls les pacifistes intégraux dans une coquille vide.

<sup>155</sup> Dossier personnel de Paul Rivet à l'Académie Brésilienne des Sciences.

fin des années 1930 à Rio et à Sao Paulo avaient l'image sulfureuse des intellectuels communistes français.

Miguel Ozorio a toujours gardé une grande distance avec le communisme. Il s'en est notamment expliqué à l'occasion du pacte germano-soviétique du 22/08/1939, ironisant gentiment sur la perte des illusions de certains scientifiques français à cette occasion<sup>156</sup>. Si Henri Laugier n'a pu retrouver à la Libération la direction du CNRS qu'il avait avant-guerre, c'est probablement en raison de la méfiance de ses collègues communistes<sup>157</sup> vis-à-vis d'un socialiste gaulliste. Henri Wallon fera nommer Frédéric Joliot-Curie au CNRS, Henri Laugier devant se contenter des relations culturelles et scientifiques au Ministère des Affaires étrangères.

Quant aux institutions scientifiques internationales après-guerre, là encore, les deux réseaux s'impliquent différemment. Les proches du Parti Socialiste s'engagent à l'Unesco, et les proches du Parti Communiste constituent la Fédération Mondiale des Travailleurs Scientifiques.

Français et Brésiliens de ces réseaux ont partagé d'autres combats, davantage en parallèle qu'ensemble dans un même réseau. Il serait trop long de développer ici ces luttes : par exemple pour la réforme du système éducatif, avec la participation à l'Association Brésilienne d'Éducation d'un côté, aux Compagnons pour l'Université nouvelle<sup>158</sup> ou au Groupement français pour l'Éducation nouvelle de l'autre - par exemple aussi pour l'organisation de la recherche scientifique, son développement et sa prise en charge par l'État : les universités, le CNPq, la SBPC d'un côté, l'association française pour l'avancement des sciences et le CNRS de l'autre - Il faudrait ajouter encore la vulgarisation, à travers encyclopédies, publications diverses ou musées des sciences.

Dans ces différents réseaux, "Miguel, Paul, Henri et les autres" travaillent avec de nombreux collègues, qui ne partagent pas obligatoirement l'ensemble de leurs projets, à plus forte raison de leurs motivations. Incontestablement, leur force vient de leur capacité à démultiplier les mises en relations possibles grâce à l'emboîtement des différents réseaux. Il reste à comprendre, ce qui, pour chacun d'entre eux, fonde la cohérence des différents engagements d'une même personne, et ce qui peut faire tenir ensemble les divers personnages au centre des différents réseaux. Tentons une hypothèse : c'est la conception de la science, et de la fonction de la science dans la société, qui est le socle des engagements et appartenances qu'ils partagent, sans que cela n'ait besoin d'être la motivation essentielle de chacun.

Pour eux, et Henri Laugier est sans doute la figure emblématique de ces conceptions, la science est devenue la principale source de progrès moral et social. Par ses valeurs et ses applications, elle peut déboucher vers une société plus juste et pacifiste. Ce n'est pas le produit d'une simple rationalisation mécaniste de la société. De là découle l'engagement nécessaire des savants pour l'organisation de la science, pour le dévelop-

---

<sup>156</sup> MOA-1942, *op.cit.*, pp.40-42. Il n'a pas été déçu par le pacte germano-soviétique, car il n'avait jamais eu d'illusions sur le communisme, contrairement à certains de ses collègues "idéalistes" en France.

<sup>157</sup> Morelle / Jakob (1997), *op.cit.*, pp.222-223

<sup>158</sup> Ainsi, à partir de la période des Compagnons de l'Université nouvelle, Henri Laugier participe à de très nombreuses commissions de toute sorte pour des réformes, notamment pour la création du CNRS avec Jean Perrin et Frédéric Joliot-Curie. Comme éducateur, on le trouve aussi dans le projet du Palais de la Découverte en 1937, avec Jean Perrin, et au comité directeur de *l'Encyclopédie française*, avec Lucien Febvre, Paul Langevin, Paul Rivet, etc.

pement des relations internationales comme pour l'éducation populaire. Leur intervention se fait à la fois comme experts et éducateurs, et peut aller jusqu'à un engagement politique direct. Ils font de la politique au nom de la science, mais pas pour la science, ils le font pour la société. Pour Henri Laugier, comme pour Henri Piéron, Émile Borel et surtout Jean Perrin<sup>159</sup>, la science, et principalement elle, est libératrice, par elle-même. Elle ne dépend pas de l'ordre social existant. Elle peut seule répondre aux problèmes sociaux et humains. Elle est même source de valeurs spirituelles. Les prises de position publiques de Miguel Ozorio à l'Université du District Fédéral en 1936, comme dans son rapport sur l'Histoire scientifique et culturelle de l'Humanité en 1949 sont basées sur la neutralité de la science et les valeurs spirituelles qu'elle porte. Elles confortent une telle analyse.

Avec une telle conception de la science et de sa fonction sociale, les acteurs de nos réseaux se distinguent du modèle habituel des savants engagés, modèle souvent basé sur les intellectuels proches des partis communistes. Pour utiliser un terme anachronique, on peut parler de savants "concernés".

---

<sup>159</sup> Mary-Jo Nye, "Science and Socialism. The Case of Jean Perrin in the Third Republic", in French Historical Studies, 9 (1975), pp.141-169. Paul Langevin occupe une position intermédiaire entre Jean Perrin et les marxistes, la fonction de la science s'appliquant dans le cadre d'un déterminisme socio-économique qui ne s'y réduit pas. Cf. Bernadette Bensaude-Vincent (1987), op.cit.